LE PAYSAN MAGISTRAT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Nation, le Lundi 7 Décembre 1789.

Par M. COLLOT D'HERBOIS.

Seule Edition conforme à la Représentation.

Prix, 30 sols.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1790.



AVANT-PROPOS.

LE Théâtre Eſpagnol a très-ſouvent été mis à contribution par nos Auteurs Dramatiques. C'eſt une mine féconde où les plus grands Maîtres, *Corneille*, & *Moliere* lui-même, *le Divin Moliere*, n'ont pas dédaigné de puiſer. Ils en ont extrait plus d'une fois des matériaux utiles : ces matériaux bruts, informes, acquirent un grand prix en paſſant par leurs mains. Ils furent élaborés avec un art ſi merveilleux, que les yeux les plus exercés pouvoient à peine les reconnoître dans les chefs-d'œuvres où ils ont été employés.

Pluſieurs Auteurs modernes ont auſſi fouillé la mine : ce qu'ils en ont fait ſortir a été mis en œuvre avec moins d'art & de précautions. Dans pluſieurs Ouvrages nouveaux, les amateurs auxquels la traduction du Théâtre Eſpagnol de M. *Linguet* eſt familière, ont facilement reconnu des ſcènes originales, qui n'étoient le plus ſouvent que fort peu déguiſées.

Dans cette Traduction de M. Linguet, ſe trouve une Comédie de *Calderon*, intitulée *le Viol puni* (*), ou *l'Alcade de Zalamea*. Elle a déjà ſéduit pluſieurs Imitateurs. Si je ne l'avois pas lu, je n'aurois pas ſongé à compoſer *le Payſan Magiſtrat*,

(*) J'avois réſolu de la faire imprimer à la ſuite de ma Pièce, pour qu'on en pût faire aiſément une comparaiſon préciſe & rapprochée. On m'a obſervé que je n'avois pas le droit de faire imprimer un Ouvrage dont le Propriétaire a ſeul le privilége ; j'ai dû me rendre à cette obſervation.

très - certainement. Mais je ſuis loin d'avoir imité littéralement la Pièce Eſpagnole, comme quelques Journaliſtes ont voulu le faire croire, & j'invite, avec inſtance, mes Lecteurs à s'en procurer la Traduction. Alors, ils pourront eſtimer mon travail; ils connoîtront la différence des deux Pièces: qu'elle ſoit ou non à mon avantage, cette différence eſt abſolue, poſitive, & mérite conſidération.

A ceux qui ne pourroient ſe procurer cette Traduction de M. Linguet, je dirai brièvement : que tout ce qu'il y a de plaiſant dans la Pièce Eſpagnole, vient d'un Gentilhomme campagnard amoureux d'Iſabelle, perſonnage ridicule qui dédaigne les Payſans; il ſe cure les dents, quoiqu'il n'ait pas dîné; il proteſte à ſon valet que *les Gentilshommes n'ont jamais faim*; il jure que *ſi ſon père n'eût pas été Gentilhomme, il ne ſe ſeroit jamais laiſſé engendrer par lui.* Le valet n'eſt pas en reſte de plaiſanterie, & lui dit que *ſi les Gentilshommes ſont exempts de loger des Soldats*, c'eſt *parce qu'on craint qu'ils ne les faſſent mourir de faim*, &c. &c. Cette Pièce, ſuivant l'uſage, eſt diviſée en trois journées, c'eſt-à-dire, qu'aucune des unités de notre Théâtre n'y eſt obſervée. Les Soldats & les Vivandières s'y expriment de la manière la plus indécente. Prêts à tout faire pour de l'argent, ils offrent leurs ſervices à un Capitaine inſolent & brutal, lequel s'étant ſaiſi du vieux & reſpectable *Creſpo*, le fait attacher à un arbre, ainſi que ſa fille, qu'il a violée preſque ſous ſes yeux. Elle eſt rencontrée dans ce triſte état par ſon frère, qui veut la poignarder, lorſque leur père eſt nommé Alcade. Alors, le Capitaine conduit priſonnier en ſa préſence, & ſollicité par

lui d'épouser sa fille, ne lui répond que par les plus grossières injures; sur quoi l'Alcade Crespo le fait étrangler. Le Roi (Philippe second), qui vient à la fin de la Pièce, approuve cette exécution : mais l'honnête famille de Crespo n'en reste pas moins à plaindre. Le style de la Pièce, plein de grandes images, est tellement exalté & emphatique, qu'il eût été impossible d'en conserver plusieurs phrases de suite dans une Pièce Françoise. Néanmoins, les plus forts motifs de l'intérêt y sont bien indiqués, les principales situations bien prononcées; & dans plusieurs scènes majeures, celle principalement où Crespo vient offrir au ravisseur sa fortune & sa fille, on voit à plein le génie & la touche de *Caldéron*. Je fondois sur l'effet (immanquable selon moi) de ces scènes-là, le succès de ma Pièce : j'en ai fait l'aveu dans une Feuille publique, la veille de la première représentation; d'après cet aveu, des Journalistes (1), qui n'ont seulement pas lu la Pièce Es-

(1) On conçoit bien qu'il ne s'agit pas ici de quelques critiques exercés & d'un talent reconnu, tels que MM. *de la Harpe*, *Imbert*, *de Charnois*, je citerois même encore *M. l'Abbé des Petites-Affiches*, si pour être trop partial, il ne rendoit son opinion extrêmement suspecte. C'est chez celui-là que réside encore l'Aristocratie du Journalisme, à la vérité de toutes la plus digne de pitié & la moins dangereuse. Ce qui fait rire, ce qui est très plaisant; c'est, à chaque première représentation de Pièces nouvelles, de voir une Légion de Faiseurs de pamphlets, nés d'hier, gagner le café voisin, tout essoufflés, & juger d'un trait de plume, entre la fin de la Comédie & le souper, les plus difficiles combinaisons de l'Art Dramatique : & cependant, le Public se dirige avec plus ou moins d'affluence vers l'Ouvrage nouveau, d'après des prononcés rédigés de cette manière.

pagnole, ont fait imprimer le lendemain ſans autre examen, que les traits les plus applaudis appartenoient à *Calderon*.

Qu'étoit-il arrivé cependant à cette première repréſentation? C'eſt que l'on avoit très-peu goûté les ſcènes ſur leſquelles je comptois le plus, & qu'il m'a fallu les refaire en grande partie pour les repréſentations ſuivantes. Tout ce que j'ai inventé, ſur lequel je comptois le moins, avoit pleinement réuſſi. Qu'on juge actuellement de la bonne foi de pareils Journaliſtes.

J'oſerai dire, avec aſſurance, que le plan de la Pièce, pluſieurs branches de l'action, ſes diviſions, toute la partie comique, & tous les effets théâtrals, m'appartiennent. Les anciens Journaux l'ont dit avant moi, il y a huit ans, en rendant compte de ma Pièce imprimée. Quoique bien moins ſoignée & différente de celle-ci, c'eſt cette Pièce-là qu'on a traduite & tranſportée ſur un grand nombre de Théâtres étrangers, & non pas la Pièce originale, comme l'ont encore avancé les Journaliſtes nouveaux nés.

Ce qui prouve ce que j'avance, c'eſt que dans toutes les langues où cette pièce a été tranſmiſe, on a traduit & conſervé le titre de *Payſan Magiſtrat*, qui n'exiſtoit pas avant que je l'euſſe donné à mon Ouvrage.

Je regarde d'ailleurs comme une très-mauvaiſe idée pour un Auteur Dramatique, celle d'adapter à notre Théâtre une Pièce Etrangère. Aucun travail n'eſt plus ingrat que celui-là, ſur-tout lorſque l'Auteur original ſubjugue votre imagination, & vous ramène ſans ceſſe à lui par quelques idées fortes. Je conſeille à ceux qui auroient de pareilles tentations de commencer toujours

par créer un plan dont ils ſoient les maîtres, & d'y faire entrer à volonté les idées qui auroient pu les ſéduire, en faiſant toutefois agir & parler leurs perſonnages ſuivant qu'ils ſeront inſpirés. Malgré ces précautions, ce qui leur reſtera de gloire ſera peu de choſe, & de ce peu qui reſtera, les Ecrivains périodiques ôteront charitablement tout ce qu'il leur ſera poſſible. S'il y a quelques complimens à faire, ces Meſſieurs les adreſſent toujours de préférence aux Etrangers; ils agiſſent ſans cérémonie avec leurs Compatriotes.

Je n'ai haſardé ces réflexions par aucune impulſion de l'amour-propre. Mais ayant moins à perdre que tout autre, je défends le peu qui m'appartient. La renommée de *Caldéron* eſt belle, ſon nom eſt conſacré à l'immortalité. Rien, je crois, n'eſt auſſi peu important pour ſa gloire, que d'être cité dans les Petites-Affiches, ou d'être loué dans la Chronique de Paris, de ce qui ne lui appartient pas.

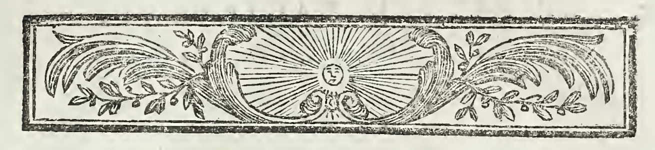


PERSONNAGES.	ACTEURS.
PEDRO CRESPO, riche Fermier.	*M. Vanhove.*
DON LOPE DE FIGUEROA, Général Espagnol.	*M. Naudet.*
DON LOUIS, Officier, neveu de D. Lope.	*M. Saint-Phal.*
REBOLLEDO, Sergent dans la Compagnie de D. Louis.	*M. Dugazon.*
JUAN, fils de Pedro Crespo.	*M. Talma.*
ISABELLE, fille de Pedro Crespo.	*Madame Petit.*
INÈS, nièce de Pedro Crespo.	*Mlle. Lange.*
UN GREFFIER DE JUSTICE de l'endroit.	*M. Larochelle.*
UN OFFICIER-MAJOR.	*M. Marsy.*
UN GRENADIER.	*M. Florence.*
DEUX GARÇONS DE FERME.	*MM. Belmont & Champville.*
UN TAMBOUR.	
DES GRENADIERS.	
DES PAYSANS.	

La scène est chez CRESPO, *dans un gros Bourg de l'Andalousie, pendant les trois premiers Actes.*
A la Maison-de-Ville de l'endroit, pendant les deux derniers.

Nota. En indiquant la droite ou la gauche, on parle de celle de l'Acteur lorsqu'il est en scène.

LE



LE PAYSAN MAGISTRAT, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un petit Jardin ruſtique. A la ſeconde Couliſſe à droite eſt un pavillon, avec porte & balcon ſur la ſcène. Depuis ce pavillon juſqu'au fond du même côté, le Théâtre eſt fermé par une muraille, au milieu de laquelle eſt une porte. A gauche, en face du pavillon, ſur le devant de la ſcène, on voit une petite Treille bien cultivée & fleurie, ſous laquelle les jeunes filles ſont à travailler, lorſque la Pièce commence. Il eſt à-peu-près ſix heures du ſoir. La dernière Couliſſe à gauche conduit à travers les arbres, à un corps-de-logis qu'on ne voit pas.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, INÈS.

(*Elles ſont occupées à de petits ouvrages de dentelles ou broderies; elles ſe regardent pluſieurs fois avant de ſe parler, & avec une ſorte d'embarras*).

INÈS.

TU parles bien peu, ma belle couſine; avant ton voyage à Séville, tu étois moins ſérieuſe.

A

ISABELLE. (*Elle regarde Inès, & ſoupire.*) Ah! ah!....

INÈS.

Et tu ſoupires bien fort.... Parler peu,... ſoupirer beaucoup,... tu es bien malade, ma chère Iſabelle.

ISABELLE.

Pourquoi mon père m'a-t-il fait quitter ce ſéjour pour me faire voir une grande ville? ma chère Inès.

INÈS.

Je te comprends;... tout ici eſt devenu ennuyeux pour toi.... Cependant, depuis le paſſage des troupes pour le couronnement du Roi,... nous y trouvons plus d'amuſemens. L'élection de l'Alcade qui doit ſe faire cette nuit, n'aura jamais été ſi brillante, car il arrive ce ſoir deux Régimens.

ISABELLE.

Cela eſt-il fait pour nous diſſiper?

INÈS.

Non;... tu as raiſon: peut-être en ferons-nous plus renfermées. Des Officiers logeront ici.... ces Meſſieurs-là ſont ſi dangereux!

ISABELLE.

Ils ſont ſi ſéduiſans.... Ah! ma chère Inès,... on dit auſſi qu'ils ſont bien trompeurs.

INÈS.

Nous ne les connoiſſons que de renommée;... nous n'en avons pas encore vu.

ISABELLE.

Couſine,... pendant le ſéjour que j'ai fait à Séville, j'en vis un dont je ne puis perdre le ſouvenir.

INÈS.

Comment donc !

ISABELLE.

C'étoit la veille de notre départ. Mon père avoit remis au Miniſtre des Finances la ſomme qu'il prête au Roi ; Sa Majeſté arrivoit ce jour-là à Séville ; nous entrâmes au Palais. Il y avoit grande foule : les Gardes nous repouſsèrent : un jeune Officier me diſtingue parmi tout ce monde ; il vient à moi avec des grâces que je ne puis te peindre, me prend la main, & me fait avoir une des meilleures places.... Ah ! couſine, de t'en parler, je ſuis encore toute honteuſe....

INÈS, *riant.*

Ah ! ... ah ! ... Et mon oncle ?

ISABELLE.

Il étoit reſté dans la foule.... Tu le connois ; ... il eut un peu d'humeur de ſe voir ſéparé de moi ; ... mais un inſtant après, ce tendre père ſe mit à rire, & à me féliciter de cette aventure.

INÈS.

Et le jeune Officier, tu n'en as rien ſu depuis ?

ISABELLE.

Je ne m'en ſuis pas beaucoup inquiétée.... (*Vivement.*) Il eſt de la Province d'Eſtramadoure ; il a vingt-deux ans ; il eſt neveu d'un Officier-Général, célèbre dans les armées ; Capitaine lui même dans le Régiment de cet oncle.... & bientôt....

INÈS, *malignement.*

Je vois bien que tu ne t'en es pas informée.

ISABELLE.

Ah ! tu me plaisantes.... Prends garde,... je vais te parler de mon frère.

INÈS.

Pour me donner de l'humeur, n'est-ce pas ?

ISABELLE.

Assurément, car je te dirai que mon père a résolu de vous unir.... J'ai deviné cela hier à certains propos.... Qu'en dis-tu ?... Tu ne parles pas, hem ?

INÈS. (*Elle regarde Isabelle, & soupire.*)

Ah ! ah !

ISABELLE.

Tu parles peu,... tu soupires beaucoup,... tu es bien malade, ma chère Inès.

INÈS.

Nos cœurs s'entendent à merveille, chère cousine.

(*Elles s'embrassent.*)

SCENE II.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, GARÇONS de Ferme, & PAYSANS dans le fond.

CRESPO, *aux deux jeunes filles qui s'embrassent.*

BIEN, bien, jeunes filles, embrassez-moi aussi, & ne cessez jamais de vous aimer.

INÈS *à Isabelle.*

Ton frère n'y est pas.

CRESPO, *aux Garçons de Ferme & Payſans.*

Mes amis, demain au point du jour, nous ſerons dans les champs; que nos gerbes ſoient de bonne heure ſerrées dans les granges : les Troupes vont paſſer, & nous feroient du dégât. (*Les payſans ſortent.*) (*Aux jeunes Filles.*) Eh bien! mes enfans, qu'y a-t-il de nouveau?... Tu as l'air inquiète, Inès!

INÈS.

Mon couſin n'eſt pas encore revenu?

CRESPO.

Il eſt allé au-devant des Troupes.... Elles ont fait double journée, elles arriveront tard.

INÈS.

Il ne ſera donc ici qu'à la nuit : c'eſt bon; ah! je le punirai bien, je ne lui dirai pas un mot à ſon arrivée.

CRESPO, *vivement.*

Morigene-le un peu;... accoutume-toi à cela; il faut ſavoir ranger un mari à ſon devoir.

ISABELLE, *bas à Inès.*

Entends-tu, ma couſine?

INÈS, *vivement.*

Que dites-vous donc, mon oncle?

CRESPO.

Je dis, mon enfant, qu'à moins que tu ne t'y oppoſes, ce ſera un grand plaiſir pour moi de vous marier enſemble; je ſatisferai par cette union à la mémoire & aux intentions d'un frère que je regrette à tous les inſtans de ma vie.

INÈS.

Ah ! mon cher oncle, vous serez donc toujours notre bienfaiteur.

CRESPO.

Que parles-tu de bienfaits ? Ce que je te donne est à toi, mon enfant. Quand ton ayeul mourut, il y a cinquante ans, il nous recommanda, ton père & moi, à la Providence : la fatalité n'amena sur la tête de ton père que des malheurs ; vignes grêlées, moissons détruites, granges incendiées. A moi, tout m'a réussi ; de bonnes entreprises, récoltes abondantes, santé robuste, Dieu soit béni : mais plus mon frère a été malheureux, plus j'ai dû le secourir ; peines & plaisirs, pertes & bénéfices, ont dû être supportés de société ; j'en ai tenu compte ; tu lui survis, tu le représentes ; & en te mariant, la moitié de mon bien t'appar ient.

INÈS.

Ah ! mon cher oncle.

CRES .

Tu es sage, modeste, prudente, tu rendras mon fils heureux ; fût-il né d'un Prince, je lui souhaiterois une femme comme toi : en changeant tes vertus contre mon argent, je les aurai toujours à bon marché. Tu n'y perdras rien, mon Isabelle.

ISABELLE.

Ah ! faites, ... faites, mon père ; ... tout cela me contente.

CRESPO.

Mais, écoutez donc, ... ne parlez pas de cela à Juan ... Il n'est pas encore assez digne de toi, Inès...

Je vous ai ouvert mon cœur; . . . mais mon deſſein n'eſt pas de vous marier ſitôt.

INÈS.

Mon couſin ne ſaura rien de vos intentions, . . . ne fût-ce que pour ſe faire ainſi attendre.

CRESPO.

Nous le marierons encore un an plus tard, à cauſe de cela, ſi tu veux.

INÈS.

Ne peut-on pas le punir autrement, mon oncle; . . . laiſſez-moi faire. . . . Enfin, le voici. . . . Vous allez voir.

SCENE III.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

JUAN. (*Il embraſſe reſpectueuſement ſon père. Il va enſuite vers Inès qui le fuit, & ſe retire derrière Iſabelle.*)

CRESPO.

TU rentres bien tard ! Tu as été au-devant des troupes? Deux Régimens en bataille, c'eſt ſuperbe ! à ton âge; cela fait tout oublier.

INÈS, *derrière Iſabelle.*

Me regarde-t-il ?

ISABELLE.

Beaucoup ! . . . Il ſe trouble.

INÈS.

C'eſt bien fait.

JUAN, *distrait & regardant furtivement Inès.*

Ce spectacle m'a charmé ; oui, mon père, vous m'en voyez encore dans l'ivresse ; ils ont fait halte à demi-lieue du Bourg. Il faisoit encore jour ; je suis revenu en jouant deux parties de mail que j'ai perdues.

CRESPO.

Si tu les as payées, il n'y a pas de mal.

JUAN.

Je n'avois pas d'argent, mon père.

CRESPO.

Mon fils, écoutez, je vous prie, deux bons conseils ; ne promettez que ce que vous pouvez tenir ; ne jouez que ce que vous avez sur vous, vous aurez toujours bonne réputation,

JUAN.

A merveille, mon père ; mais permettez-moi un petit avis à mon tour ; c'est de ne jamais donner de conseil à qui n'a pas le sou dans sa poche.

CRESPO.

Tu as raison. (*Il tire sa bourse, & la donne à Inès.*) Inès, donnez à Juan de quoi payer sa dette.

INÈS.

Vous l'ordonnez, mon oncle ?

CRESPO, *riant.*

Par toute mon autorité.

INÈS.

Oh ! je ne veux pas vous fâcher.... (*à Juan, les yeux baissés.*) Tenez, Juan. (*Juan prend la bourse, la sollicite de lever les yeux sur lui, & l'embrasse.*)

ISABELLE.

Mon frère, il y a plaiſir à recevoir des leçons comme cela.

JUAN.

A propos, j'ai rencontré Monſieur le Greffier,... très-affairé, très-empreſſé de vous annoncer, m'a-t-il dit, quelque choſe d'important.

CRESPO,

Juſtement le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

HONNEUR ſoit porté au Seigneur Pedro Creſpo; & invitation lui ſoit faite de ſe trouver cette nuit à la Maiſon-de-Ville, pour l'élection d'un nouvel Alcade, en la manière accoutumée.

CRESPO.

Je ne ſais ſi je pourrai y aller. L'élection ne s'en fera pas moins, n'eſt-il pas vrai ?

LE GREFFIER.

Sans doute, d'ailleurs, vous n'avez pas beſoin de votre voix pour être élu.

CRESPO.

Comment donc !

LE GREFFIER.

C'eſt qu'il eſt apparent par les diſpoſitions des Notables, dont je me félicite de vous donner connoiſſance, qu'à la première heure du jour prochain, j'aurai l'honneur de ſaluer le Seigneur Creſpo comme Alcade; ce qui eſt d'autant plus flatteur dans cet inſtant-ci, qu'il aſſiſtera au couronnement de Sa Majeſté, & lui ſera préſenté. Honneur, en attendant, au Seigneur Pedro Creſpo. (*Il ſort.*)

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

ISABELLE.

MON père! vous ſeriez Alcade, vous iriez au couronnement du Roi!

JUAN.

Que cela ſeroit heureux!

CRESPO.

Mes enfans...... ce ſont peut-être des inquiétudes de plus qui nous attendent; voir le Roi, lui être préſenté, c'eſt un grand honneur; mais que ferai-je moi chétif devant ſa perſonne? n'eſt-il pas préſent pour nous à chaque pas, ce bon, ce vertueux Monarque? ſa juſtice qui protége nos droits, nos biens, ſes forces qui maintiennent l'ordre - qui défendent la Patrie, n'eſt-ce pas lui? Je n'ai pas beſoin d'aller à la Cour, pour ſavoir qu'il eſt le meilleur ami de ſon Peuple........ (*On entend le tambour dans le lointain.*) Qu'entends-je?

JUAN, *avec une sorte de joie.*

Ce sont les troupes qui arrivent, mon père.

CRESPO.

Nous aurons ici quelque Chef...... Juan tu m'aideras à le recevoir..... vous, mes cheres filles..... vous vous retirerez dans ce petit pavillon, les jeunes militaires ne sont que trop portés à faire des étourderies, il faut leur en épargner les occasions.

(*Isabelle & Inès dans la Scène suivante, doivent porter peu d'attention à ce que dit Rebolledo & même se tenir un peu à l'écart.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. REBOLLEDO, *suivi de deux hommes qui portent une valise.*

REBOLLEDO, *un billet à la main.*

EST-CE ici la maison de Pedro Crespo ?

CRESPO.

C'est à lui que vous parlez ; je vois ce qui vous amene, donnez le billet,

REBOLLEDO.

Le voici..... & avec le billet la valise de Don Louis de Figueroa, Capitaine au Régiment de Don Lope de Figueroa, son oncle, surnommé le Mars de l'Espagne, & celui qui vous dit cela s'appelle Rebolledo, Sergent principal dans la Compagnie du neveu, son confident, qui logera ici avec lui.

CRESPO.

Cela suffit, (*aux Valets.*) Garçons portez cette valise au grand corps-de-logis, là-bas, dans l'appartement sur la rue. (*à Rebolledo.*) Vous direz au Capitaine qu'il sera content de ses hôtes.

REBOLLEDO, *appercevant Isabelle & Inès.*

Vous l'avez dit, je crois qu'il ne sera pas mécontent. (*A part.*) Malepeste, les filles de cet endroit sont appétissantes. (*Haut.*) Serviteur, papa; Mesdemoiselles, je vous baise les mains. (*Il sort.*)

SCENE VII.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

CRESPO, *aux filles.*

CET Officier ne tardera pas, entrez dans le pavillon; j'y ferai porter tout ce qui vous sera nécessaire.

ISABELLE.

Vous viendrez nous voir, Juan, ne nous laissez pas seules?

JUAN.

J'irai vous joindre dès que l'Officier sera à son appartement.

(*Isabelle & Inès entrent dans le Pavillon.*)

SCENE VIII.

CRESPO, JUAN.

JUAN.

EN vérité, mon père, riche comme vous êtes, vous devriez bien vous affranchir de cette ſervitude. Etre forcé de recevoir des étrangers chez ſoi !

CRESPO.

Et comment faire pour m'en diſpenſer ?

JUAN.

Acheter des Lettres de Nobleſſe.

CRESPO.

Dis-moi, Juan, y a-t-il quelqu'un dans toute cette contrée, qui ignore que je ſuis un homme de probité, comme ceux qui m'ont mis au monde ?

JUAN.

Non, mon père.

CRESPO.

A quoi donc ſerviroit ce Parchemin que tu veux que je marchande, en ſerai-je de meilleure lignée, dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant ? Tout au contraire..... on rira de me voir devenu Noble pour quelques écus, tout ce que j'aurai prouvé, c'eſt que j'ai de l'argent, & qu'à mon âge je ne ſais pas m'en ſervir comme il faut.

JUAN.

C'eſt au moins ſe mettre à couvert d'une vexation.

CRESPO.

Pourquoi ne rendrais-je pas ce tribut à l'Etat ? Le Noble paye de ſon ſang, je paye de mon bien...... La vraie Nobleſſe le cœur la reçoit de là-haut...... moi m'ennoblir !... non, Roturier je ſuis né, Roturier je mourrai, & mes enfans auſſi, à moins qu'ils ne méritent d'être diſtingués du Roi par quelqu'action d'éclat.

JUAN.

Ah mon père ! ces actions je m'en ſens capable...... Mon père, ſi je pouvois ſervir !

CRESPO.

Mon enfant...... en me quittant tu me déchirerois l'ame, mais j'y conſentirai, ſi c'eſt pour ta gloire & pour ton bonheur. Nous avons le tems d'en parler.

SCENE IX.

CRESPO, JUAN, D. LOUIS, REBOLLEDO, *& pluſieurs gens qui apportent le reſte de l'équipage de D. Louis.*

D. LOUIS.

C'EST donc ici que je ſuis logé ?

CRESPO.

Oui, Monſieur..... ſi vous voulez me ſuivre..... je vous conduirai à votre appartement ;

D. LOUIS, *ſe conſultant avec Rebolledo.*

Je reſterai volontiers ici un inſtant. Vous m'obligerez de

faire placer mon bagage..... & me procurer quelques rafraîchiſſemens.

CRESPO.

Nous avons d'excellens fruits, mon fils aura l'honneur de vous en préſenter, s'ils peuvent vous être agréables; rien ne vous manquera de ce qui eſt à notre diſpoſition, vous n'aurez qu'à parler.

(Creſpo & Juan ſortent & font ſuivre le bagage.)

SCENE X.

D. LOUIS, REBOLLEDO.

D. LOUIS.

CE Payſan s'annonce bien, j'ai idée de l'avoir vu quelque part.

REBOLLEDO.

C'eſt dit-on un homme d'un grand jugement, le Créſus du pays; il a prêté une groſſe ſomme au Roi.

D. LOUIS.

Et ces filles dont tu parlois ?

REBOLEEDO.

Ma foi...... elles ſont en cage...... Ah Monſieur! il y en a une ſur-tout...... Ah!

D. LOUIS.

Ce ſera quelque groſſe Payſanne, au teint brun.

REBOLLEDO.

Ne dites pas de mal de ce teint-là, Monſieur..... il n'y a

pas de femme à Madrid, à qui il ne fît honneur..... & des yeux......

D. LOUIS.

Oui.... oui, je commence à croire qu'on peut être jolie au village.... cette petite payſanne à qui je fis voir le Roi à Séville, me l'a prouvé;

REBOLLEDO.

Elle vous auroit mené loin.....

D. LOUIS.

Mais, vois donc où le père a ſerré celles-ci.....

REBOLLEDO, *d'un air ſcrupuleux.*

En conſcience, Monſieur.... je ne puis pas me mêler de cette enquête.

D. LOUIS.

Ah! tu vas faire le bon ſujet..... tu oubliois que ſans moi, il y a long-temps que tu ſerois aux Préſides...... querelleur!... libertin!

REBOLLEDO, *riant.*

Ne me faites pas de ces reproches-là, mon Capitaine.... Au reſte, ſi je trouve en ceci du plaiſir pour mon compte.... je le prendrai n'eſt-ce pas...... allons, adieu les ſcrupules.

(*Il rôde ſur le Théâtre.*)

D. LOUIS, *à part.*

Comme on eſt compromis, quand on demande de mauvais ſervices!

REBOLLEDO, *devant la porte du Pavillon.*

Monſieur, Monſieur... chut.... voici une porte, (*il regarde à travers la ſerrure.*) Vivat, elles ſont ici, regardez.

D. LOUIS

D. LOUIS *regardant.*

Elles nous tournent le dos.

REBOLLEDO.

Vous voyez leur taille au moins...... & la tournure...... hem. (*Il apperçoit Juan.*) Prenez-garde, prenez-garde.

SCENE XI.

D. LOUIS, REBOLLEDO, JUAN, *avec des Valets qui apportent des fruits.*

JUAN, *ayant apperçu D. Louis qui regarde à la serrure.*

(*A part.*)

QU'ESPIONNE-t-il donc ce Monsieur. (*À D. Louis.*) Monsieur, voilà de quoi vous faire attendre patiemment le souper. (*Les Valets sortent.*)

D. LOUIS.

Je vous remercie.

REBOLLEDO, *à Juan.*

Dites donc, jeune homme.... ne pourroit-on pas entrer dans ce Pavillon? la chambre en bas ne pourroit-elle pas me convenir?

JUAN.

Elle ne convient à personne. (*Il sort & dit en montant le Théâtre.*) Il y a quelque chose ici de suspect, écoutons pour m'en éclaircir.

(*Il se cache derrière les arbres à gauche.*)

D. LOUIS.

Ah ! ce vieux papa cache ses filles, il n'y gagnera rien, pardieu ! je suis piqué. Si je les avois vues, je ne m'en serois pas soucié ; mais il me les dérobe, je veux entrer où elles sont..... comment faire ?

REBOLLEDO, *rêveur.*

Attendez, il me vient une idée...... cela vaut de l'or ;

D. LOUIS.

Voyons donc cet effort d'invention ?

REBOLLEDO, *à basse voix.*

Excellent ! . . . Faites mine d'être en colère contre moi ; je fuirai. . . . vous me suivrez l'épée à la main ; je me jetterai contre cette porte : elles paroîtront au bruit, vous voilà auprès de la belle ; le reste, je ne m'en mêle plus. . . . Allons, commencez.

JUAN, *au fond du Théâtre.*

Courons avertir mon père. (*Il sort.*)

SCENE XII.

D. LOUIS. REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

PRESTE à la réplique : . . . allons, tenez-vous prêt. (*Il crie.*) Jarni, voilà comme on traite les pauvres Soldats : on leur promet tout, au diable si l'on tient rien. (*bas à D. Louis.*) A vous, allez, allez.

D. LOUIS, *feignant de se fâcher.*

Comment, malheureux, tu oses parler ainsi à ton Capitaine!

REBOLLÈDO, *sur le même ton.*

Comment voulez-vous que je parle ?... Vous seriez mon Général !

D. LOUIS, *toujours de même.*

Attends, attends, je vais t'apprendre....

REBOLLEDO.

(*Bas.*) Fort bien, fort bien, le chapeau sur les yeux, tirez l'épée. (*haut.*) Que me ferez-vous? Ah! si j'osois !... (*bas.*) Foncez sur moi. (*haut.*) Je vous donnerois une bonne leçon.

D. LOUIS, *très-haut.*

Et je balance à passer mon épée au travers du corps de cet insolent !... (*courant après lui.*) Recommande-toi au ciel, misérable.

REBOLLEDO, *se jetant contre la porte.*

Ah! ah!... ah!... au secours!... je suis mort....

SCENE XIII.

D. LOUIS, REBOLLEDO, CRESPO, JUAN, ensuite ISABELLE & INÈS.

CRESPO, *accourant.*

QU'EST-CE donc, Monsieur! Pourquoi toute cette fureur. (*Isabelle & Inès entrent.*)

D. LOUIS, *voyant entrer Isabelle.*

(*A Crespo, d'un ton très-doux.*) Monsieur,... ce n'est rien;... je suis fâché.... (*à part à Rebolledo.*) C'est la paysanne de Séville!... quel bonheur!

CRESPO, *le considérant.*

Vous voilà calmé bien promptement.... C'eſt une grande vertu de maitriſer ainſi ſes paſſions; ... pratiquez-la toujours.

D. LOUIS.

Je me ſuis rètenu.... en préſence de cette belle Dame.

ISABELLE, *le reconnoiſſant.*

(*A Inès.*) Ciel! c'eſt lui.

CRESPO, *à D. Louis.*

C'eſt Iſabelle, ma fille, Monſieur, une payſanne, & non pas une belle Dame.

JUAN, *très-ému.*

Je vous dis, mon père, que ce ne ſont que des menſonges.

D. LOUIS.

Des menſonges!

CRESPO, *à Juan.*

Qui vous dit de parler ici, jeune homme? (*à D. Louis.*) Monſieur, ma fille vous remercie, ainſi que moi, de votre complaiſance pour elle.

D. LOUIS, *à Creſpo.*

Vous ne dites rien que de raiſonnable. (*à Juan.*) Mais vous, ſongez à mieux parler doréhavant.

JUAN.

Je parle comme je dois.

CRESPO, *à Juan.*

Encore, devant moi.

D. LOUIS.

Sans la préſence de votre père, je vous apprendrois à vivre.

CRESPO, *à D. Louis.*

Doucement, Monſieur; je puis traiter mon fils comme il me plaît; mais vous, vous n'avez rien à lui dire.

JUAN.

Oui, je ſouffrirai tout de mon père;... mais d'un autre....

D. LOUIS.

Que feriez-vous?...

JUAN.

Je perdrois la vie pour ſauver mon honneur.

D. LOUIS.

Bel honneur! l'honneur d'un payſan!

JUAN.

Auſſi pur que le vôtre.... S'il n'y avoit point de payſans, il n'y auroit pas de Gentilshommes.

D. LOUIS, *mettant la main ſur ſon épée.*

Ah! c'en eſt trop!... (*On le retient.*) Laiſſez-moi... laiſſez-moi.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, *enſemble.*

Arrêtez! arrêtez!



SCENE XIV.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN, D. LOUIS, REBOLLEDO, DON LOPE, un OFFICIER d'Ordonnance, un TAMBOUR, & quelques SOLDATS.

L'OFFICIER, *précédant D. Lope.*

VOILA le Général.

(*Aux cris & au tumulte précédent, succède un profond silence.*)

D. LOUIS, *à part, remettant son épée.*

Mon oncle ! ah ciel !

REBOLLEDO *à part.*

Je suis perdu.

D. LOPE *entre ; il boite, & parle d'habitude en criant.*

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? La première chose que je rencontre, ce sont des gens qui se disputent.

D. LOUIS.

Mon oncle, ... c'est une misère.

D. LOPE.

Qu'est-ce qu'il y a enfin ?... qu'est-il arrivé, dites donc ?

CRESPO, JUAN, ISABELLE.

Monsieur, c'est que....

D Lope.

Paix.... paix.... parlez l'un après l'autre. Parlerez-vous ? . . . De quoi s'agit-il ? (*On se taît.*) Allons, parlez donc ! n'est-ce pas assez d'avoir ma diable de jambe à traîner, sans qu'on me contrarie ? . . . Allons, qu'on me dise la vérité.

D. Louis, *embarrassé.*

Mon oncle, voici ce que c'est; je suis logé ici, un Soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir son insolence; il se sauvoit là-dedans, je le poursuivois; ces dames sont sorties, leur père, leur frère, leur..... ce qui vous plaira, se sont avisés de faire là-dessus des réflexions qui m'ont déplu.... &c.....

D. Lope.

Bon, bon, je suis arrivé à tems....... je vous contenterai tous; où est le Soldat qui a mis son Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

Rebolledo, *à part.*

Je vais payer pour tous.

Juan, *montrant Rebolledo.*

Le voilà.

D. Lope, *à l'Officier.*

Qu'on le passe par les baguettes.

Rebolledo.

Ah diable ! ne badinons pas.

D. Louis, *bas à Rebolledo.*

Ne t'inquiètes pas, je te ferai échapper.

Rebolledo.

Je suis votre valet...... (*à D. Lope.*) Mon Général,

ceci étoit une ruse de mon Capitaine, pour avoir occasion de voir ces Dames; moi je ne peux rien lui refuser.

D. LOPE, *regardant son neveu.*

Hom.... hom...., (*à Crespo.*) Etoit-ce la peine de faire tant de bruit.... je vais tout mettre d'accord.... Mon neveu, je logerai ici, faites-y apporter les Drapeaux qui sont chez ce diable d'Alcade ou l'on m'avoit logé d'abord; vous vous y arrangerez comme vous pourrez.... vous délogerez d'ici.... l'infernale maison...... ou ces Fourriers m'avoient mis.... tout y est sans-dessus dessous.

CRESPO.

Monsieur, c'est aujourd'hui qu'il quitte sa place, tout est chez lui en désordre.

D. LOPE, *aux Militaires.*

Allons.... allons, laissez-moi....Tambour, publiez l'ordre pour qu'aucun soldat ne quitte son logement, sous peine de la vie.... Allons, qu'on décampe!

(*Les Militaires sortent.*)

D. LOUIS, *à Rebolledo.*

Allons, il faut faire emporter le bagage.

(*Ils sortent.*)

CRESPO, *aux siens d'un air d'autorité.*

Retirez-vous. (*La famille de Crespo se retire.*)



SCENE XV.

D. LOPE, CRESPO.

CRESPO.

JE vous suis obligé, Monsieur, vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

D. LOPE, *assis & frottant sa jambe.*

Comment donc te perdre ?

CRESPO, *s'asseyant.*

Oui, c'étoit un parti pris.

D. LOPE.

De quoi faire ?

CRESPO.

De tuer celui qui violoit l'hospitalité.... & qui m'insultoit.

D. LOPE.

Comment vive Dieu...... sais-tu qu'il est mon neveu & Capitaine?

CRESPO.

Oui, vive dieu ; mais tout Capitaine qu'il est, s'il m'outrage, je le tue.

D. LOPE.

Hernidié ! quiconque attaquera le dernier de mes Soldats, je le ferai pendre sans miséricorde.

CRESPO.

Quiconque cherchera à me déshonorer...... hernidié ! je le pends moi-même sans balancer.

D. LOPE.

Quel diable d'homme eſt-ce-là ! Sais-tu à quoi tu es obligé ?

CRESPO.

Prenez mon bien, je ne dirai mot. Ma vie, ma fortune ſont au Roi, diſpoſez-en ; mais de mon honneur... non.

D. LOPE, *avec emportement.*

Ventrebleu ! (*Plus doucement.*) Mais, je crois que tu as raiſon.

CRESPO, *du même ton.*

Oui, ventrebleu ! j'ai toujours raiſon, moi.....

D. LOPE.

Songeons au ſouper.

CRESPO.

Vous ne l'attendrez pas long-tems.

D. LOPE.

Et enſuite au coucher : le Diable m'a donné une maudite jambe qu'il faut faire repoſer.

CRESPO.

Cela eſt trop juſte ; le Diable m'a donné un excellent lit, & vous en profiterez.

D. LOPE.

Morbleu ! je vais m'y jetter tout habillé en attendant le repas..... car je n'en puis plus.

CRESPO, *lui offrant le bras pour marcher.*

Morbleu !... vous avez raiſon de ne pas vous gêner, faites toujours de même, vous êtes le maître chez moi.

Fin du premier Acte

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DEUX GARÇONS DE FERME,

GENS *qui emportent la valise & le bagage de D. Louis ; ils traversent le Théâtre de la gauche à la droite.*

LE PREMIER GARÇON,
ouvrant la porte qui est au milieu du mur.

EN suivant tout droit par ici, vous allez chez l'Alcade, où l'Officier doit loger, c'est le plus court.

(Les Gens qui portent le bagage sortent. D. Louis & Rebolledo surviennent.)

LE DEUXIEME GARÇON,
(à D. Louis & à Rebolledo.)

Vous avez entendu, Messieurs ; tout droit, la porte est ouverte. *(Les deux Garçons sortent par la gauche.)*

SCENE II.

D. LOUIS, REBOLLEDO.

D. LOUIS, *regardant le Pavillon.*

REBOLLEDO.... il y a de la lumière.

REBOLLEDO.

Oui, mais tout eſt fermé.

D. LOUIS.

Je l'ai trouvée, je veux lui parler à quelque prix que ce ſoit.

REBOLLEDO.

Cela ſera difficile.

D. LOUIS.

Mon oncle ſe trouve mal logé, & me fait ſortir d'ici, cela n'eſt-il pas fait pour moi!...... Qu'elle eſt belle, Rebolledo!

REBOLLEDO.

Pour une payſanne, qu'en dites vous?

D. LOUIS, *avec délire.*

Une payſanne, c'eſt une déeſſe, une déeſſe. Fais comme tu voudras, mais je veux lui déclarer ſérieuſement ma paſſion..... je n'ai recours qu'à toi..... tu ne voudras pas m'abandonner..... je l'eſpére :

REBOLLEDO.

Ah! Monſieur, vous me tuez, vous me perdez..... j'ai échappé tantôt les baguettes..... il m'arrivera pis......

D. LOUIS.

Tu me refuses..... je ne puis donc plus compter sur Rebolledo..... cependant il sait qu'il peut compter sur moi.

REBOLLEDO.

Mais, Monsieur, comment faire? .... Votre oncle me trouble l'imagination, il est brave homme .. mais sévère... il feroit pendre le meilleur soldat de l'armée, sans autre forme de procès.

D. LOUIS.

Vois de grâce...... cherche quelque moyen...... je n'en trouve que de violents;

REBOLLEDO, *réfléchissant.*

Attendez..... eh! parbleu donnez-lui une sérénade...... vous avez les Musiciens du Corps à commandement, vous chanterez ou ferez chanter quelques paroles bien intelligibles......bien significatives.

D. LOUIS.

Bon..... très-bon..... mais comment la voir ensuite pour savoir ce qu'elle pense.

REBOLLEDO.

Ah, Monsieur! le Général est dans la maison; songez-donc......

D. LOUIS.

Le corps-de-logis qu'il habite est éloigné.... prenons la clef de la porte que voici..... nous reviendrons cette nuit.

REBOLLEDO.

Mauvais moyen..... on s'appercevra de la clef perdue, le père les fera garder ou déloger...... c'est un bonheur qu'elles soient là, ne perdons pas cet avantage;

D. LOUIS.

Eh bien! procurons-nous une échelle..... le mur n'eſt pas haut, nous pourrons ſauter de ce côté-ci.

REBOLLEDO.

Une échelle!... non pas..... non pas..... j'aimerois mieux que tout ceci ſe paſsât de plain-pied, s'il eſt poſſible.

D. LOUIS.

Poltron!

REBOLLEDO.

Poltron, moi! vous me piquez mon Capitaine.. Rebolledo poltron! Allons, nous la joindrons quoi-qu'il arrive..... Mais ſi elle fait réſiſtance; car ces payſannes ſont des dragons......

D. LOUIS, *avec fatuité.*

Je ſuis ſûr que je ne lui déplais pas; mais ſi elle réſiſte, je ſuis capable de tout.

REBOLLEDO.

Allons d'abord nous aſſurer des Muſiciens.

D. LOUIS.

Veux-tu de l'argent?

REBOLLEDO.

Inutile.... il ne faut pas les payer d'avance, ſi nous voulons en être ſûrs; je vous recruterai enſuite quelques gens de réſolution, pour lors..... On vient, retirons-nous.

LE DEUXIEME GARÇON, *au fond du Théâtre en entrant.*

Eſt-ce que vous ſoupez ici vous, Meſſieurs?

REBOLLEDO.

Non.... non, nous avons bien d'autres affaires.

(*D. Louis & Rebolledo ſortent par la porte du mur.*)

SCENE III.

LES GARÇONS DE FERME, ISABELLE, INÈS.

(Les deux premiers Garçons préparent le couvert sous la treille, les autres Garçons éclairent des pots à feu.)

LE PREMIER GARÇON.

Ma foi, ce feroit le Roi, notre maître n'en feroit pas davantage ;

LE DEUXIEME GARÇON.

Il eſt preſque le Roi, ce Monſieur-là, c'eſt le Général.

LE PREMIER GARÇON.

C'eſt un fier homme, il me fait peur quand il parle, toujours morbleu, ventrebleu, on voit bien que c'eſt un grand Seigneur, il ne faut pas le contredire.

LE DEUXIEME GARÇON.

Il y a une bonne heure qu'il repoſe.

LE PREMIER GARÇON.

Ne manque-t-il plus rien ?

LE DEUXIEME GARÇON.

Non.

ISABELLE, *avec Inès à la fenêtre du Pavillon.*

Nuno, eſt-ce que le Général ſoupera ici ?

LE PREMIER GARÇON.

Oui, Mademoiſelle.

(Elles ſe retirent & ferment la jalouſie.)

LE DEUXIEME GARÇON.

A propos, & le tabouret pour sa jambe, n'est-ce pas de ce côté-ci ?

LE PREMIER GARÇON, *replaçant le tabouret.*

Non, c'est de l'autre côté.... à gauche.... tiens, il se met comme cela.

SCENE IV.

LES GARÇONS DE FERME, JUAN.

JUAN.

TOUT est-il prêt... bien..... très-bien..... retournez à la salle ; quand le Général sortira, vous passerez devant lui.

LE PREMIER GARÇON.

Devant lui.....

JUAN.

Oui.... pour l'éclairer quand il viendra ici.

LE PREMIER GARÇON.

Bon...... ne vous inquiétez-pas, cela ira bien.

(*Ils sortent.*)



SCENE V.

JUAN, *seul.*

L'ASPECT de ces drapeaux m'a enflammé le sang : qu'il est aimable & respectable malgré ses brusqueries, ce Général..... trente ans de service..... aussi il traîne la jambe ; & ses blessures ! quand il nous les a montrées, j'ai failli me prosterner devant lui.... S'il vouloit me placer dans son Régiment.... il paroît avoir pris de l'amitié pour mon père ; peut-être cela réussira-t-il ? Ah ! je suis dévoré de l'amour de la gloire.

SCENE VI.

CRESPO, D. LOPE, JUAN.

Les Garçons qui éclairent & font le service.

D. LOPE.

CRESPO, je te remercie, je ne puis finir la journée plus agréablement.

(*Juan & les Valets sortent.*)

CRESPO.

Asseyez-vous, je vous en conjure.... mettez ce tabouret sous votre jambe ;

D. LOPE.

Je la ferai couper cette jambe.

CRESPO.

Je ne vous le conseille pas.

D. LOPE.

Assieds-toi aussi, Crespo.

CRESPO.

Je suis bien comme cela.

D. LOPE.

Assieds-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puisque vous me le permettez, je m'assieds.

D. LOPE.

Avoue, mon ami Crespo, que la colère t'avoit mis hors de toi, tantôt à mon arrivée ?

CRESPO.

Vous vous trompez, jamais rien ne me met en colère.

D. LOPE.

Cependant, alors, tu t'es assis devant moi, & sans que je te le dise ?

CRESPO.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas, que vous me donniez le droit de le faire ; vous me le dites à cette heure, mon devoir est de le refuser. D'ailleurs que cela fait-il ? debout ou assis, à gauche ou à droite, nous sommes toujours, vous Don Lope de Figueroa, Grand-d'Espagne, excellent Général, & moi Crespo le Paysan.

D. LOPE.

Mais tu étois tout brutal.... tu jurois....

CRESPO.

Je vous le dis, il y a soixante ans que je suis ainsi, poli avec qui est poli ; rude avec qui est rude ; jurant avez celui qui jure ; gai avec celui qui rit ; toujours de moitié de ce qu'on fait devant moi ; cela me tient au point que je ne dormirai peut-être pas de la nuit à cause de votre mal de jambe. Voilà le souper.

(Juan fait apporter tout ce qu'il faut pour le service.)

SCENE VII.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, Les deux GARÇONS de Ferme.

D. LOPE.

EST-CE que mes gens ne viendront pas me servir?

CRESPO.

Permettez qu'ils n'entrent pas.... nous vous servirons.

D. LOPE.

Crespo, fais moi le plaisir d'appeller tes filles, pour souper avec moi?

CRESPO.

Monsieur, l'une est ma nièce, l'autre est ma fille. Juan, dites-leur de descendre.

(Juan entre dans le Pavillon.)



SCENE VIII.

D. LOPE, CRESPO, Les GARÇONS de Ferme.

D. LOPE, *riant.*

TU ne ferois pas si complaisant, si je n'étois grisonnant, souffrant, éclopé, & fatigué.

CRESPO.

Vous seriez aussi bien portant que je le souhaite, que je ferois de même; je n'éloigne ces jeunes filles que des indiscrets; si tous les Militaires étoient comme vous, je leur ordonnerois moi-même de les voir en toute rencontre.

D. LOPE.

Crespo, plus je t'entends, & plus je t'estime.

SCENE IX.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS, *qui viennent du Pavillon.* LES GARÇONS DE FERME, *dans l'éloignement.*

CRESPO.

MA fille, ma niéce, Monsieur vous fait l'honneur de vous demander.

D. LOPE *les considere.*

Elles sont charmantes. (*Il veut se lever pour les sa-*

luer, mais sa douleur de jambe l'en empêche.) Voulez-vous me faire la grace de souper avec moi ?

ISABELLE.

Nous devrions plutôt vous servir.

D. LOPE.

Vous plaisantez..... asseyez-vous, je vous prie. (*On met deux couverts.*) Et toi Crespo ?

CRESPO.

Je vous remercie...... je soupois pendant que vous dormiez.

D. LOPE.

Tu es bien heureux, voilà des filles adorables, un fils qui prévient en sa faveur.... Moi je suis veuf, sans avoir eu d'enfans ; j'ai un neveu..... je l'aime beaucoup ce libertin-là.

ISABELLE, *à part.*

Ce libertin-là !

D. LOPE.

Il a le cœur bon, quoiqu'étourdi, il aime l'honneur.

ISABELLE, *à part.*

Il a le cœur bon.... il aime l'honneur.

JUAN.

Ah Monsieur ! qu'il est heureux de vous appartenir !.... si j'étois né Gentilhomme.

D. LOPE.

Aimerois-tu le Service ? morbleu dis-le moi. Crespo, je voudrois reconnoître ton bon accueil.... Veux-tu envoyer ton fils à l'armée...., j'en aurai soin ?

JUAN.

Monſieur, c'eſt mon unique deſir..... j'y penſe jour & nuit.

INÈS.

Ah! mon couſin, qu'avez vous dit?

D. LOPE, *riant.*

Ah, ah, petite couſine, vous y prenez intérêt..... Vous rougiſſez.... Creſpo ils s'aiment, je t'en avertis.

CRESPO, *froidement.*

Je le ſais bien, je les ai élevés l'un pour l'autre.

D. LOPE.

Belle couſine, confiez-le moi deux années ſeulement, je le placerai de manière que votre amant vous fera honneur; ne feriez-vous pas bien contente de le voir Officier?

CRESPO.

Ah, Monſieur..., que dites-vous-là!

D. LOPE.

Il le ſera, il eſt franc, honnête & brave, c'eſt à ceux-là que je donne la préférence...... cela dépend de moi...... eh bien?

INÈS.

Monſieur, nous l'aimons trop pour ne pas y conſentir.

CRESPO & JUAN, *enſemble.*

Ah, Monſieur!

CRESPO.

Comment reconnoître!

D. LOPE.

Ne parlons plus de cela.... c'eſt une choſe finie. (*Il tend la main à Juan.*) Juan, je te reçois Volontaire, tu

partiras avec moi.... Crespo, verse-moi à boire.... je te porte la santé de ta fille & de ta niéce ; bois aussi, Crespo.

CRESPO.

Monsieur, vous nous faites trop d'honneur.

(*Tout le monde boit.*)

D. LOPE.

Les aimables enfans.... tu dois en être bien fier.... il n'y a rien d'aussi joli, ce sont des anges...

(*Il embrasse Inès, lorsqu'il se retourne pour embrasser Isabelle, le bras de Crespo qui lui offre du vin, se trouve entre elle & lui.*)

CRESPO, *offrant à boire & riant.*

Et le vin.... le vin.... comment le trouvez-vous ?

D. LOPE, *gaiement.*

Il me réchauffe. (*On entend un prélude de symphonie dans la rue derrière la muraille.*) Qu'est-ce que cela, Crespo ? me régales-tu d'un concert.

CRESPO.

Non, en vérité, nous n'avons ici de Musiciens que les oiseaux du verger, & ils ne chantent pas pendant la nuit.

(*On chante dans la rue l'air suivant que l'harmonie accompagne.*)

AIR.

A la voix du plus tendre amant
Ne soyez point rebelle,
Ecoutez le serment
Qu'il fait d'être fidèle.

CRESPO.

Ce font les Soldats qui fe divertiffent dans la rue.

D. LOPE.

Je fais bien le méchant, & pourtant je ferme les yeux là-deffus. Quand ils fe font divertis, ils n'en font que mieux leur devoir.

(*Pendant qu'on chante, dans la rue, ce qui fuit, la mauvaife humeur s'empare fucceffivement de tous les Perfonnages. Inès vient fe placer à côté d'Ifabelle; Crefpo occupe un coin de la Scène; Juan l'autre; le Général refte feul appuyé fur la table.... Par fois tous fe regardent, & leur colere fe manifefte, fur-tout, lorfqu'on prononce à la fin de l'air le nom d'Ifabelle.*)

SUITE DE L'AIR.

Pour que je puiffe être inconftant
L'Amour vous fit trop belle,
Echos, répétez doucement
Mon ferment,
Répétez que je fuis l'amant
D'Ifabelle.

D. LOPE, *à part.*

Qu'ils chantent, paffe; mais donner des férénades devant la maifon où je fuis, les marauds! faifons-nous violence. (*Haut.*) Quelles folies!

CRESPO, *d'un ton contraint.*

Ce font des jeunes gens.... (*à part.*) Si Don Lope n'étoit pas là!....

ISABELLE, *à Inès.*

Cette imprudence causera quelque malheur.

JUAN, *à part.*

Si je ne craignois de fâcher le Général, il y auroit ici du bruit.

(*On voit Rebolledo sur le mur.*

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, REBOLLEDO sur le mur.

REBOLLEDO.

AH ! mille diables!... le Général est-là.... délogeons...., délogeons.......... (*La symphonie recommence un instant.*)

D. LOPE, *se levant avec fureur.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir.... C'est une chose terrible ! . . .

CRESPO, *la main sur son cœur.*

Vous avez raison ; chacun sent ce qui le blesse.

(*Rebolledo est disparu, & la symphonie a cessé.*)

SCENE XI.

D. LOPE, ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

ISABELLE, *à Inès.*

COMME ils cherchent à cacher leur mauvaiſe humeur.

D. LOPE.

Meſdemoiſelles.... je crois que nous pouvons nous retirer.

ISABELLE, *à Inès.*

Ce jeune homme paroiſſoit ſi doux !... Vois comme il eſt audacieux !

CRESPO.

Mes filles.... Monſieur vous ſalue.... rentrez au Pavillon.

ISABELLE.

Nous nous retirons, mon père.... (*Elles ſaluent Don Lope.*) Adieu, Monſieur. (*A Inès.*) Son étourderie nous fait à tous bien du mal.

CRESPO, *à Juan.*

Juan,... accompagnez-les;... ayez ſoin que les jalouſies & les portes ſoient bien fermées.

(*Juan monte au Pavillon avec Iſa' 'le & Inès.*)

SCENE XII.

D. LOPE, CRESPO.

D. LOPE.

CE n'eſt pas devant toi que je veux feindre, Creſpo.... Je ſuis en fureur de ce qui vient de ſe paſſer.... Sans la préſence des femmes, je ne ſais ce qui feroit arrivé.

CRESPO.

Ce n'eſt pas ſans peine auſſi que j'ai pu me retenir.

D. LOPE.

Creſpo, tu m'as ſi bien reçu ! tu n'as eu de nous que du chagrin...., J'en ſuis honteux.

CRESPO.

N'y penſons plus.

D. LOPE.

Les inſolens !........ mon ſang bouillonne .... ils m'ont mis hors de moi ...... je ne pourrai dormir. Hernidié ! pour les punir, je vais faireb attre l'Aſſemblée, & les mettre en route.

CRESPO.

Attendez le point du jour.

D. LOPE.

Ne me contrarie pas.... Envoie un de tes gens avertir le tambour.

CRESPO.

Ne vons fâchez pas.... voici Juan, il va y aller. C'est actuellement à lui de vous obéir.

SCENE XIII.

D. LOPE, CRESPO, JUAN, qui sort du Pavillon en fermant la porte.

CRESPO.

JUAN, votre Général a des ordres à vous donner.

D. LOPE, *à Juan.*

Mon ami, cours au corps-de-garde.... porte de ma part l'ordre de faire assembler les troupes pour le départ.... à l'instant.

JUAN.

J'obéis...... (*à son père en sortant.*) Mon père, j'ai promis à Inès que je la reverrois encore.

CRESPO.

Sois tranquille.



SCENE XIV.

CRESPO, D. LOPE.

CRESPO.

IL n'a pas fait ses adieux..... ce cher enfant..... laissez-le-moi encore deux heures.

D. LOPE.

Parbleu, tant que tu voudras.

CRESPO.

Deux heures seulement..... Je n'ai pas besoin de vous le recommander.

D. LOPE.

Sois tranquille; il te donnera avant peu de bonnes nouvelles.... Crespo,... tu es le meilleur des hommes: embrasse-moi. (*Ils s'embrassent.*)

CRESPO.

Nous sommes de la même pâte.... Souvenez-vous, en tout & par-tout, que le bon Crespo est votre serviteur.

D. LOPE.

Je me souviendrai en tout & par.tout, qu'il est mon ami. Viens, honnête & loyal Crespo.

(*Ils sortent par la gauche.*)

Fin du second Acte.

(*Pendant l'entr'acte, quelques minutes après la rentrée de Don Lope, on entend le tambour battre le rappel; puis à un petit intervalle, la générale, l'Assemblée, &c. & tout ce qui indique le départ des Troupes. Le son diminue à mesure qu'elles sont censées s'éloigner. Il fait nuit pendant tout l'entr'acte.*)

ACTE III.

(Le jour commence à paroître. Peu de tems après que le Tambour a cessé de se faire entendre, on voit Rebolledo sur le mur.)

SCENE PREMIERE.

REBOLLEDO, *sur le mur.* D. LOUIS, *dehors dans la rue.*

REBOLLEDO, *à basse voix.*

IL n'y a pas de temps à perdre, mon Capitaine, voici le point du jour, ce que nous venons faire ne demande pas le soleil levé.

D. LOUIS, *dans la rue.*

Dépêche-toi de descendre.... & ouvre-moi la porte.

REBOLLEDO.

Me dépêcher, non pas s'il vous plaît..... (*Il descend.*) Si la prudence est nécessaire, c'est bien ici... Ah m'y voilà. (*Il ouvre la porte, le Capitaine se présente.*) Retirez-vous, retirez-vous, ah ! mille diables ! je vois venir le vieux Patron, son fils est avec lui, n'entrez-pas.

D. LOUIS.

Tu disois le jeune homme parti avec mon oncle ?

REBOLLEDO, *précipitamment.*

Je le croyois.... Il part sans doute à présent, faites ca-

cher hommes & chevaux, jusqu'à ce qu'il soit passé. (*Il referme la porte.*) Je vais me cacher derrière cette treille, au péril de ma vie.

(*Il se cache derrière la treille.*)

SCENE II.

CRESPO, JUAN, *botté, cocarde au chapeau, l'épée en bandoulière*, REBOLLEDO, *caché.*

(*Ils entrent par la gauche.*)

JUAN.

Mon père, que je leur dise adieu!

CRESPO.

Tu le veux,

JUAN.

Je le leur ai promis, que penseroit Inès, si je manquois à ma parole?

CRESPO.

Tu l'as promis.... appellons les. (*Il frappe à la porte du Pavillon.*) Isabelle, Inès, descendez.

ISABELLE *répond sans ouvrir.*

Tout-à-l'heure, mon père.

CRESPO, *attendri.*

De tous les biens que le ciel m'a envoyés, tu es le plus cher à mon cœur; tu me quittes, lorsque je rentrerai le soir, je ne te verrai plus.

JUAN.

Ma sœur & Inès vous restent, mon père! vous parlerez tous de moi quelquefois.

SCENE III.

CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO, *caché.*

CRESPO, *dissimulant sa douleur.*

ISABELLE, Inès, dites adieu à Juan.

ISABELLE, *l'embrassant.*

Mon frère, tu nous quittes?

INÈS, *lui donnant la main.*

Vous partez-donc?

(*Ils font Grouppe & témoignent le plus profond attendrissement.*)

JUAN, *douloureusement.*

Ah mon père!

CRESPO.

Tu l'as voulu, je le savois que ce moment seroit cruel. (*à part.*) Tâchons de retrouver mes forces. (*haut.*) Mon fils, ton père ne peut plus disposer de toi. D. Lope t'a donné deux heures, elles sont passées, ton nouvel état veut une exactitude scrupuleuse, rejoins le Général.

ISABELLE & INÈS, *le pressant.*

Pouvons-nous ainsi le perdre.

CRESPO, *se mettant au milieu.*

Jeunes filles...... ne l'aimai-je pas autant que vous......, Un jour il nous payera le sacrifice que nous faisons aujourd'hui.

JUAN.

JUAN.

Sans doute.... fans doute, mon père.

CRESPO.

Ecoute-moi, Juan.... (*Isabelle & Inès pleurent.*) ne pleurez point, Enfants, & laiffez-le m'entendre. Mon fils, pour fournir ta carrière, grave dans ton cœur ce que je vais te dire. Tu fors d'un fang pur, mais tu es Roturier : je te mets cela devant les yeux, pour que tu ne fois ni orgueilleux, ni rampant ; ne défefpere jamais de parvenir à quelque chofe d'élevé, mais fois modefte, on fe trouve toujours bien de la modeftie ; ne fois ni avare ni prodigue, ce qu'on dépenfe eft perdu, ce qu'on épargne eft retrouvé ; fans être de l'avis de tout le monde, ne contredis perfonne, on fe fait par-là des ennemis ; fois doux, poli & prévenant, c'eft ainfi qu'on fe fait aimer, tout l'or des Indes ne vaut pas la réputation d'un homme aimé généralement ; ne te bats pas fans une bonne caufe ; fonge qu'Inès eft l'époufe que tu as choifie & que je te deftine, (*Il leur joint les mains.*) qu'elle n'apprenne de toi rien qui lui faffe peine ; avec les autres femmes, que ta retenue ne foit pas groffiereté, ni tes honnêtetés galanterie ; ne dis jamais de mal d'aucune ; elles méritent toutes des égards, puifque fans elles, le commencement de notre vie feroit fans fecours, le milieu fans plaifir, & la fin fans confolations ; voilà quatre cents ducats pour terminer ma leçon, fouviens-t'en, cultive l'amitié de Don Lope, & n'oublie jamais ton père. Adieu, mon enfant. (*Il l'embraffe.*)

ISABELLE.

Mon cher frère !

INÈS.

Mon cher Juan !

CRESPO, *bas à son fils.*

Prends sur toi, Juan, la sensibilité leur sied bien, mais le courage nous sied encore mieux.

JUAN.

Je vous entends.... je pars, mon père.

CRESPO, *ouvrant la porte.*

Voilà le plus court chemin.... ton cheval est à la porte de la ville.

JUAN, *il se cache le visage & se précipite pour sortir.*

Adieu.... adieu. (*Crespo referme la porte.*)

SCENE IV.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO, *caché.*

CRESPO.

Vous me restez, mes enfants...... ne prolongeons pas nos douleurs..... montez, renfermez-vous. (*Elles entrent au Pavillon.*) (*seul.*) Je puis pleurer maintenant, coulez mes larmes, coulez, soulagez mon cœur oppressé : O mon Dieu ! encore quelques années pour voir prospérer mon fils, & que je meure ensuite ; je te l'abandonne, ô mon souverain maître ! il aime la vertu, que tes regards l'accompagnent. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE V.

REBOLLEDO, *sortant de la treille.*

LE diable m'emporte, s'ils ne m'ont pas attendri. Comme ils sont pathétiques, ces bonnes gens ! Allons, allons, pas de foiblesse, c'est un jour de bataille que ceci. (*Il regarde du côté où Crespo est sorti.*). Le vieillard rentre, bon, il ne pourra pas nous entendre. Avertissons le Capitaine. (*Il ouvre la porte.*)

SCENE VI.

D. LOUIS, REBOLLEDO.

(*Toute cette Scène se dit à voix basse.*)

D. LOUIS, *entrant.*

LE fils s'éloigne à grands pas.

REBOLLEDO.

Tant mieux, lorsqu'on enleve les sœurs, les frères ne peuvent être trop éloignés.

D. LOUIS.

Nos gens sont là.... les chevaux sont prêts.... allons à nos belles.

REBOLLEDO, *le fixant.*

Etes-vous en état d'écouter un bon avis ?

D. LOUIS, *éperdu.*

S'il met Isabelle en mon pouvoir une minute plutôt, je l'écoute; mais rien, rien autrement.

REBOLLEDO.

La colère & l'amour sont bien ennemis de la raison.

D. LOUIS.

De la raison ! j'en ai plus que tu ne crois.... je suis capable de l'épouser s'il le faut, pour me l'assurer à jamais, rien n'est si raisonnable.... elle seroit dans les flammes, j'irois men saisir.... allons.

REBOLLEDO.

Deux mots avant l'action; souvenez-vous en; le rendez-vous au bas de la montagne...... Où croyez-vous ensuite la conduire.

D. LOUIS.

Au bout du monde s'il le faut, dans un désert, j'y serai trop heureux.

REBOLLEDO.

Mais que pensera votre oncle ?...

D. LOUIS.

Je te réponds de tout.... de tout.... d'ailleurs ne songe qu'à m'obéir, n'es-tu pas mon Sergent ?

REBOLLEDO.

Sans contredit.... la subordination.... ah ! je ne dis plus rien, vogue la galère. (*Il entr'ouvre la porte & parle à ceux qui sont dehors.*) Bloquez ce passage & fondez ici au moindre bruit.

D. LOUIS.

Comment les faire sortir !

REBOLLEDO.

Il faut aller au plus court ; du mur on peut gagner le balcon, & j'y monte...... tenez-vous à la porte, & main-basse sur tout ce qui se passera. (*Il monte.*)

D. LOUIS.

Je vais la tenir.... Le cœur me bat d'une étrange force, pourquoi ne puis-je l'obtenir autrement ?

REBOLLEDO, *étant monté sur le balcon.*

(*Il regarde à travers la jalousie.*) Elles sont là...... elles ont l'air de se lamenter... voici l'instant critique ; faut-il forcer la jalousie?...

D. LOUIS.

Oui... Ah ! que tu es lent.

REBOLLEDO, *force la jalousie.*

Vous voilà obéi. (*On entend de grands cris.*) Elles fuyent par en bas.... arrêtez-les. (*Aux gens qui sont dehors.*) Entrez, vous autres.

(*Quatre hommes armés & cachés dans leurs manteaux, entrent par la porte du mur, les filles épouvantées sortent du Pavillon, Inès sort la première, traverse le Théâtre, & remonte toutes les coulisses à gauche ; elle est arrêtée à celle qui conduit au corps de logis ; Isabelle est arrêtée par Don Louis en traversant le Théâtre : nul autre que Don Louis ne doit l'approcher ; il règne dans cette Scène un désordre, une terreur qu'il est impossible de figurer par écrit.*)

SCENE VII.

D. LOUIS, ISABELLE, REBOLLEDO, INÈS, QUATRE HOMMES ARMÉS.

INÈS, *parcourant le Théâtre.*

MON oncle, mon oncle, au ſecours, nous ſommes perdues.

ISABELLE, *ſuivant Inès, levant les mains au Ciel.*

Perſonne ne ſecourera-t-il deux jeunes filles à qui l'on fait violence.

D. LOUIS, *la ſaiſiſſant avec une ſorte de retenue.*

Ne craignez-rien, Iſabelle, ſuivez-moi....

ISABELLE.

Ah Dieux ! . . . immolez-moi plutôt....

REBOLLEDO, *intervenant.*

Vous perdez du temps, mon Officier..... à cheval..... à cheval......

ISABELLE, *entraînée.*

Mon père.... mon père....

INÈS.

Ma couſine....... ma couſine. (*Elle eſt arrêtée par les hommes armés & ſe débat au milieu d'eux.*) Lâches, ſcélérats, êtes-vous aſſez pour combattre une femme...., au ſecours.... au meurtre..... au meurtre.

(*Iſabelle a été enlevée par D. Louis pendant que tout ceci s'eſt paſſé.*)

REBOLLEDO, *qui a conduit D. Louis & Isabelle à la porte, revenant.*

Empêchez-la donc de crier.

SCENE VIII.

CRESPO, REBOLLEDO, les Hommes armés; INÈS *au milieu d'eux.*

CRESPO, *accourant.*

GRAND Dieu, que vois-je ! vous outragez ma nièce ; infâmes ! (*Il arrache l'épée d'un des hommes armés, & délivre Inès.*) (*à Inès.*) Cours à la Ferme appeler main-forte.

INÈS, *éplorée & criant.*

Ils ont emporté ma cousine, mon oncle, ils l'ont emportée. (*Elle sort pour chercher du secours.*)

SCENE IX.

CRESPO, REBOLLEDO, les Hommes armés.

CRESPO, *éperdu.*

QUE dit-elle, ma fille est enlevée ! (*Il combat.*) Monstres, épuisez tout mon sang.

(*On le retient, Rebolledo le désarme.*)

REBOLLEDO, *aux Soldats.*

Prenez-garde de le blesser.... Es-tu fou de croire nous résister.

CRESPO.

Non, si ma fille est perdue, tuez-moi.... tuez-moi, par pitié.

REBOLLEDO, *poussant les hommes armés dehors.*

Non.... nous ne voulons pas ta vie, sortez, sortez tous, le Ciel me préserve de te faire le moindre mal, ce n'étoit pas là notre dessein.

(*Les hommes armés ont quitté Crespo, un d'eux en sortant a ôté la clef qui étoit à la serrure; Crespo qui s'est trouvé libre, cherche une arme quelconque, pendant ce tems-là, Rebolledo est sorti en tirant la porte; on entend fermer la serrure.*)

SCENE X.

CRESPO, *seul.*

AH misérables.... misérables!... mes forces me laissent.... ô rage.... fureur.... ils m'ont enfermé, & je vis.... je respire..... non.... (*les sanglots l'étouffent, il pousse des cris mal articulés.*) Ma fille, ma fille, mon enfant.... (*Il va au Pavillon, une sorte de délire le tourmente.*) Isabelle.... Isabelle.... Elle n'y est pas; les féroces.... les tigres.... ils l'ont enlevée.... où est-elle.... ah! où est-elle? (*Il chancelle.*) Vieillesse impuissante.... tu me trahis..... que je meure.... que je meure.... ah mon Dieu! ah mon Dieu! (*Il tombe inanimé sur un banc de gazon qui se trouve à côté de la treille.*)

SCENE XI.

CRESPO, INÈS, plusieurs Garçons de Ferme.

INÈS, *aux gens qui la suivent.*

VENEZ vîte.... venez vîte. (*Elle apperçoit son oncle évanoui, & jette un cri terrible.*) Ah! mon oncle est mort.

LES GARÇONS DE FERME *s'approchant, attendris & les larmes aux yeux.*

Il est mort.... il est mort.

(*Crespo ouvre les yeux & les regarde.*)

INÈS, *avec un cri de joie.*

Mon oncle... mon cher oncle.... Ah! il respire encore...

CRESPO, *revenant à lui, mais égaré.*

Où sont-ils.... où sont-ils.... (*Il voit Inès, ses yeux sont hagards.*) Ah! te voilà, mon enfant, ils ne t'ont donc pas ravie à ton père, c'est toi mon Isabelle.

INÈS.

Mon oncle.... mon cher oncle.... c'est moi, c'est Inès.

CRESPO, *la considérant & tombant sur une chaise qu'on a apportée.*

C'est Inès.... (*Il pleure.*) Eh bien Inès, ils ont enlevé ta cousine, ils l'ont enlevée, les as-tu vus? oui, je te reconnois bien.... mais elle est donc avec eux?

SCENE XII.

CRESPO, INÈS, LES GARÇONS DE FERME, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *venant très-vîte du côté du corps-de-logis.*

SEIGNEUR Pédro..... Seigneur Pédro..... on vient de vous nommer Alcade.

CRESPO, *avec un élan de joie, à genoux, les mains vers le ciel.*

Alcade! ah Ciel vengeur, tu n'abandonnes pas l'innocence. Courez après des traîtres, des raviſſeurs.

LE GREFFIER.

C'eſt ce que je venois vous dire pour vous en féliciter, on les a arrêtés & conduits à l'Hôtel-de-ville; le Capitaine eſt bleſſé.... on ne ſait encore par qui. On parle d'enlèvement, il y a des recherches à faire : voilà un évènement grave & très-ſérieux pour entrer en exercice.

CRESPO.

O divine Providence! tu as pris mes malheurs en pitié... ma fille n'eſt plus dans les mains de ſes raviſſeurs...... je reſpire; je criois vengeance, & tu me l'envoies; qu'ils meurent dans les tortures, les barbares; (*revenant à lui*) que dis-tu Creſpo? ta raiſon eſt troublée...... reprends tes ſens, tu es Juge.... il n'y a plus de reſſentiment perſonnel à écouter, c'eſt la loi qui doit te régler, duſſes-tu en

ſouffrir davantage. (*Au Greffier.*) Tenez les priſonniers en ſûreté, appellez les témoins, je marche ſur vos pas.

LE GREFFIER.

Je vais commencer la procédure & indiquer l'audience.

CRESPO, *s'en allant.*

Veille ſur ma foible intelligence, & ſur les mouvemens de mon cœur : ô Juſtice du Ciel ! préſide à celle que je vais rendre à des hommes.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre repréſente une grande Salle de la Maiſon-de-Ville, il y a une table ſur le devant & quelques chaiſes de côté & d'autre.

SCENE PREMIÈRE.

LE GREFFIER, REBOLLEDO, UN PELOTON DE PAYSANS ARMÉS.

(*Le Greffier entre tenant des papiers à la main; Rebolledo eſt amené par les Payſans armés, & ſe débat au milieu d'eux.*)

LE GREFFIER, *poſant les papiers ſur la table, & prenant ſéance.*

De par le Roi & l'Alcade, obéiſſez.

REBOLLEDO.

Je m'embarraſſe bien de l'Alcade, moi.

LE GREFFIER, *toujours grave.*

Du reſpect pour le Magiſtrat, inſolent.

REBOLLEDO.

Du reſpect pour l'épée, vous.

LE GREFFIER, *toujours gravement.*

Du reſpect, nous en aurons beaucoup. (*Aux Gardes.*)

Saisissez cet homme là bien respectueusement, liez-le sur cette chaise bien respectueusement, ensuite nous l'interrogerons & nous verrons à le faire pendre le plus respectueusement du monde.

REBOLLEDO.

Ecoutez-donc, pas de plaisanterie; au diable, pendre, j'y mets opposition; si vous avez besoin de mon témoignage je le donnerai, comme les autres, à la bonne heure. (*Il va pour sortir, on l'arrête.*)

LE GREFFIER.

Non pas, Monsieur le Soldat, cela ne seroit point légal, les autres sont témoins & libres; vous, vous êtes accusé & pris au corps.

REBOLLEDO.

Pris au corps..... morbleu! je suis témoin vous dis-je; si quelqu'un peut vous dire comment la chose s'est passée, c'est bien moi.

LE GREFFIER.

Vous le direz, lorsqu'il ne faudra plus que votre aveu pour prononcer l'Arrêt.

REBOLLEDO.

Voilà bien du bruit pour une sérénade.

LE GREFFIER.

Plaisantez.... plaisantez.... il s'agit bien de sérénade, nous vous ferons chanter tout-à-l'heure.

REBOLLEDO.

De quoi s'agit-il donc? de quel droit me retenez-vous? je m'en plaindrai au Général.

LE GREFFIER.

Au Général, j'en doute un peu...... ſoumettez-vous.

(On l'entoure.)

REBOLLEDO, *ſaiſiſſant une chaiſe.*

Si vous approchez.... je vous réduis en pouſſière.

LE GREFFIER, *s'éloignant.*

Contenez-le.... ſaiſiſſez-le....

(Rebolledo s'eſcrime avec la chaïſe & les empêche d'approcher.)

REBOLLEDO.

Ah! maudit Greffier!...

LE GREFFIER, *ſe rapprochant, d'un ton décidé.*

Mettez-lui trois balles dans le ventre, s'il remue......

(On appuie à Rebolledo deux fuſils ſur l'eſtomac, & on le ſaiſit.)

REBOLLEDO, *furieux.*

Des gens de Juſtice me faire la loi!

LE GREFFIER, *avec importance.*

Ah! tu fais rebellion, tu vas voir; qu'on l'attache ſur cette chaiſe, pieds & mains liés.

(On attache Rebolledo ſur la chaiſe, les mains liées derrière le dos.)

REBOLLEDO, *tempêtant.*

Ah lâches!... lier Rebolledo.... je veux parler à mon Officier, je veux parler à mon Officier.

LE GREFFIER.

Ton Officier...... le voici.

(D. Louis entre eſcorté par quatre Payſans armés.)

SCENE II.

LE GREFFIER, REBOLLEDO, D. LOUIS, *le bras en écharpe*, PAYSANS ARMÉS.

REBOLLEDO.

MON Capitaine, coupez un peu le nez à ces coquins-là, voyez comme ils me traitent.

D. LOUIS.

Tu vois que je ſuis bleſſé. (*Au Greffier.*) Monſieur, cela eſt affreux.

LE GREFFIER.

De quoi vous plaignez-vous, Monſieur? vous a-t-on manqué d'égards?

D. LOUIS.

Non, Monſieur, mais mon Sergent.....

LE GREFFIER.

Votre Sergent eſt un brutal.... on l'a traité eu conſéquence.

D. LOUIS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire; ſi nous n'avons pas ſatisfaction de tout ceci, dans deux heures le village eſt à feu & à ſang. Mon oncle eſt averti.

LE GREFFIER, *avec force & raiſon.*

Un mot à mon tour.... Souffrez que je vous informe de ce qu'eſt un Alcade. Magiſtrat ſouverain, n'ayant à la main qu'une baguette, ſimple & puiſſant attribut de ſon caractère, il peut, d'un ſignal, mettre contre vous

tous les Citoyens ſous les armes, & d'un ſignal contraire, il appaiſeroit la ſédition la plus animée. L'intérêt que vous m'inſpirez, Monſieur, me porte à vous donner cet éclairciſſement; il mérite votre attention; vous y réfléchirez pour régler conſéquemment votre conduite. Regardez-moi d'ailleurs comme votre ſerviteur. (*Aux Gardes.*) Retirez-vous au fond, & gardez-les à vue. (*Le Greffier ſort.*)

SCENE III.

D. LOUIS, REBOLLEDO,
GARDES au fond du Théâtre.

REBOLLEDO.

ET il ne me fait pas délier.... Mon Capitaine, excuſez ſi je reſte aſſis; j'ai quelqu'idée que ceci finira mal..... L'Alcade nouveau eſt préciſément le bon-homme père d'Iſabelle.

D. LOUIS.

Ah ciel! & qu'eſt-elle devenue?

REBOLLEDO.

On l'a conduite ici avec les témoins.

D. LOUIS, *aſſis & accoudé ſur la table.*

Ils vont tout arranger pour nous faire bien coupables.

REBOLLEDO.

Il ne faut pas grand effort pour cela, à parler franchement.

D. LOUIS,

D. LOUIS, *voyant qu'ils ſont obſervés.*

Tais-toi donc.... tais-toi donc....

REBOLLEDO, *à baſſe voix.*

Le frère s'eſt trouvé-là bien mal-à-propos.... on l'a arrêté auſſi; il eſt ici.

D. LOUIS, *avec candeur.*

Il eſt réellement brave ce garçon, je ne le blâme pas.... j'aurois fait de même à ſa place.

REBOLLEDO.

Et votre bras....

D. LOUIS.

Ce n'eſt rien.... la bleſſure que j'ai là.... (*montrant ſon cœur*) eſt bien plus dangereuſe.

REBOLLEDO.

Ne penſez donc plus à la bagatelle.... Au reſte, mon Officier, ſi je ne puis faire autrement...... ne trouvez pas mauvais que je mette tout ſur votre compte..... vous vous tirerez bien d'affaires.

D. LOUIS.

Fais comme tu voudras.... mais ne crains rien, nous ne pouvons être jugés que par un Conſeil de Guerre.



SCENE IV.

D. LOUIS, REBOLLEDO, LE GREFFIER, GARDES au fond.

LE GREFFIER.

VOICI l'Alcade qui vient procéder à votre interrogatoire ; Sergent, on va commencer par vous. (*Il regarde Rebolledo en face & secoue la tête en disant*) : mauvaise affaire.... hum.... bien mauvaise affaire....

REBOLLEDO, *répétant du même ton.*

Mauvaise affaire.... hon, hon....

SCENE V.

D. LOUIS, REBOLLEDO, CRESPO, LE GREFFIER, Gardes au fond.

CRESPO, *en habit d'Alcade.*

(*Il est précédé de quatre Gardes : Appercevant D. Louis, sa colère & son ressentiment éclatent dans ses yeux, il se réprime, ce mouvement doit être bien marqué. Il se tourne ensuite vers Rebolledo & parle :*)

POURQUOI a-t-on lié cet homme ?

LE GREFFIER.

Il faisoit rébellion.

CRESPO.

Déliez-le. (*On le délie.*) Suivons la Loi à la rigueur, mais n'y ajoutons rien. (*à D. Louis.*) Monsieur, remettez-moi votre épée.

D. LOUIS.

A vous ? mon épée.

CRESPO, *froidement.*

Un prisonnier n'en a pas besoin. (*D. Louis remet son épée.*) Retirez-vous, Monsieur, jusqu'à-ce que je vous fasse avertir. (*D. Louis s'éloigne.*) (*Aux Gardes.*) Vous témoignerez à Monsieur la considération que mérite sa naissance. (*D. Louis sort, conduit par un peloton de Gardes.*)

D. LOUIS, *en sortant.*

Vous êtes les plus forts ; vous le faites bien sentir.

SCENE VI.

CRESPO, assis à côté de la table, LE GREFFIER, écrivant devant la table, REBOLLEDO, debout, GARDES au fond du Théâtre.

CRESPO, *à Rebolledo.*

TOI, songe à ne pas déguiser la vérité.

REBOLLEDO, *se grattant le front.*

(*A part.*) Je ne sais sur quel ton répondre. (*Haut.*) Je dirai tout ce qui ne pourra pas me faire de tort, je vous le promets.

CRESPO.

As-tu concerté avec D. Louis un complot pour enlever une jeune fille de la maison de son père ?

REBOLLEDO.

Ce n'est pas dans notre marché.... mettez cela à part.

CRESPO.

Répondras-tu, l'as-tu aidé ? Combien étiez-vous ? (*Silence.*) Eh bien !

REBOLLEDO.

Laissez-moi donc chercher ce que je dois vous répondre.... Mais vous demandez ce que vous savez aussi bien que moi.

CRESPO, *sévèrement.*

C'est de toi que je dois l'apprendre..... Avoues-tu le fait?

REBOLLEDO.

Oui, entre nous.... mais que cela ne vous passe pas.

CRESPO.

Quel étoit le dessein de D. Louis, après une pareille violence ?

REBOLLEDO.

Il m'en a dit quelque chose.... mais je ne m'en souviens plus ; je n'ai pas de mémoire quand je suis à jeun.

CRESPO.

Malheureux ! sais-tu qu'il y va de la tête de ton Capitaine & de la tienne.

REBOLLEDO.

(*A part.*) Ma foi, il n'y a plus moyen de m'en défendre, je vais charger D. Louis. (*Haut.*) Pourquoi voulez-vous

me mêler là-dedans ? Eh bien oui, mon Capitaine a enlevé votre fille, il m'a commandé, je ſuis Sergent, je dois lui obéir.

CRESPO.

Oui, pour ce qui concerne le Service du Roi.

REBOLLEDO.

Puiſqu'il me l'a ordonné, c'eſt le Service du Roi, ce n'eſt pas à moi à ſubtiliſer là-deſſus.

CRESPO.

Tu pouvois au moins lui remontrer.

REBOLLEDO.

Oui, lui remontrer, à un homme qui a la fièvre chaude ; pourquoi votre fille eſt-elle ſi jolie ?

CRESPO.

Tu ne t'en es pas moins rendu complice d'un crime capital.

REBOLLEDO.

Et pourquoi voulez-vous me perdre... moi, encore une fois ? M. Creſpo, vous avez l'air d'un ſi brave homme, je pouvois vous tuer, je ne l'ai pas fait ; mettez-vous à ma place : mon Officier eſt amoureux fou, je lui ſuis dévoué, je lui dois tout, il m'emploie ; qu'il ait fait une étourderie, à la bonne heure, mais il a le cœur ſur la main, devant votre fille il étoit humble comme un enfant ; qu'elle le diſe ; de grâce tirez-moi d'embarras, il ſeroit dur d'être puni pour avoir dit vrai, pendant que j'aurois été bien récompenſé pour mentir.

CRESPO, *au Greffier.*

Prenez acte de ſes aveux. (*A Rebolledo.*) On gagne toujours à ſe conduire en honnête homme, raſſure-toi cependant.

REBOLLEDO.

Mettez que j'ai obéi par ſubordination.... je vous en prie.

CRESPO.

C'eſt bon.... c'eſt bon.... (*Aux Gardes.*) Remenez-le.

REBOLLEDO.

Monſieur l'Alcade, eſt-ce que vous me retenez encore?

CRESPO.

Oui, juſqu'à l'arrivée du Général.

REBOLLEDO.

Ecoutez-donc.... je vous ai dit que j'étois à jeun....

CRESPO, *aux Gardes.*

Donnez-lui ce qu'il demandera.

REBOLLEDO.

Bon.... bon.... C'eſt qu'un interrogatoire n'eſt pas un dîner. (*En s'en allant.*) Il n'y a pas moyen de ſe roidir avec cet homme-là, il n'y a pas moyen.

(*Les Gardes emmenent Rebolledo.*)

SCENE VII.

CRESPO, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

LA procédure ſera en état pour l'audience, il ne faudra que les réponſes du Capitaine, & la ſignature de votre fille.

CRESPO.

Faites-la venir ici, je vous prie. (*Le Greffier ſort.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *seul.*

O DIFFICILE & laborieux office que celui d'un Juge, lorsqu'il est homme & père ! J'ai entendu avec plaisir ce que ce Sergent m'a dit de son Officier ; D. Louis est peut-être d'un excellent naturel ; mais les passions.... les passions.... & le mauvais exemple ! voilà ce qui tue les meilleurs caractères.

SCENE IX.

CRESPO, ISABELLE.

ISABELLE.

AH, mon père ! il faudra mourir avant la fin de tout ceci, il faudra mourir.

CRESPO.

Prends courage, ma fille..... ma fille..... ce mot si doux encore hier, me serre aujourd'hui le cœur en le prononçant.

ISABELLE.

Je suis toujours digne de vous, mon père, mes peines ne sont rien, mais celles que je vous cause....

CRESPO.

N'irrite point mon courroux paternel.... je suis ton Juge, Isabelle ; il t'est permis de pleurer à toi.... mais moi,

fidèle & terrible organe des Loix, il ne me sied point de verser des larmes. (*Il lui montre des papiers.*) Console-toi en voyant la réparation que te promet une justice qui nous venge des méchans..... Signe cette Requête, ma fille.

ISABELLE.

Quelle réparation me promet cette justice dont vous parlez, mon père ?

CRESPO.

La mort du coupable.

ISABELLE.

La mort de D. Louis !

CRESPO.

Oui, toutes les dépositions y tendent, & Dieu sait que je ne les ai point aggravées.... Signe, mon enfant.

ISABELLE.

Le faut-il absolument, mon père ?

CRESPO.

Cet acte est douloureux pour toi.... mais si tu n'es vengée.... tu n'en es pas moins vertueuse sans doute, & pourtant, par une injuste prévention, ton frère, tout ce qui te touche & t'appartient est couvert d'opprobre : des siècles de probité disparoissent pour notre famille par l'imprudence d'un jeune audacieux ; prends la plume, Isabelle.

ISABELLE, *d'une voix dolente.*

Donnez. (*Elle signe.*) La Requête est signée, mon père.

(*Elle tombe presque évanouie dans les bras de son père.*)

CRESPO.

Tu te trouves mal... qui te met dans cet état, parle, ma chère fille ?

ISABELLE, *pleurant.*

Ah mon père ! ma foibleſſe eſt grande.... j'expirerai à vos pieds, mais je n'aurai rien de caché pour vous : cette fille infortunée qui demande la mort d'un raviſſeur...

CRESPO.

Achevez.

ISABELLE.

Elle eſt plus criminelle que lui envers vous.... un ſeul mot va m'ôter toute votre tendreſſe ..... Ah Dieu ! .... D. Louis ....

CRESPO.

Que tu me fais ſouffrir .... eh bien, D. Louis ?

ISABELLE.

C'eſt le même Officier que nous rencontrâmes dans le Palais du Roi à Séville.... je n'ai pu le voir avec indifférence, il m'eſt impoſſible de le haïr, ma vie eſt attachée à la ſienne.

CRESPO.

Fille imprudente ! quels aveux oſez-vous me faire !

ISABELLE.

A qui les ferois-je, qu'au meilleur, au plus tendre des pères ! oui, ce coupable que nous pourſuivons m'en devient plus cher ; mon cœur me le reproche, mais il eſt plein de lui, ma tendreſſe pour vous, & ſon image, occupent ſeuls mon ame déchirée ; je l'ai ſignée cette Requête ſanguinaire, je la ſignerois encore, croyez-le, puiſque l'honneur me l'ordonne ; il périra le malheureux ! mais ſon crime, qui n'eſt que celui de l'amour, n'eſt pas tel que les

témoins ont pu vous le faire croire; ils vous l'ont peint violent, emporté, menaçant.... sans remords. Hélas! je l'ai vu dans tous ses mouvemens, tendre, soumis, respectueux, repentant; oserai-je le dire, dans cet instant horrible, il me parut aimable: qu'ai-je dit, insensée!...: ah cachez-moi dans votre sein, mon père, que j'y retrouve ma vertu, & les forces dont j'ai besoin; l'homme cruel qui m'arracha de vos bras, a-t-il pu m'inspirer de pareils sentimens?

CRESPO, *la serrant sur son sein.*

O! chere enfant qui devois consoler ma vieillesse, que tu es à plaindre! & nous demandons au ciel de longues années! voilà donc ce qui m'attendoit. (*Il se leve, réfléchit & dit*): Oui, je le soutiendrai ce terrible évènement, si je désespérois de moi-même, que deviendroient ces foibles créatures; ma fille, écoute, reprends tes esprits; D. Louis va paroître devant moi, il lui reste un moyen pour éviter le coup qui le menace & qui nous frapperoit tous; puisse-t-il ne pas s'endurcir à la voix d'un vieillard qu'il a deshonoré!

ISABELLE.

Il en sera touché.... je mourrois sans cette espérance; mon cœur me trahit....ne me haïssez pas, je l'ai bien mérité.

CRESPO.

Espère, ma chère enfant.... retire-toi.... Si la Nature t'a formée trop sensible, ce seroit l'outrager que de t'en faire un crime.

(*Elle baise la main de son père & se retire.*)

SCENE X.

CRESPO *seul, la regardant sortir.*

NON, je n'ajouterai point à ses peines; que de coups ont porté sur son cœur en signant cet écrit fatal! que de force & de foiblesse à la fois! (*Aux Gardes.*) Conduisez ici le Capitaine..... Que je crains de trouver D. Louis au-dessous d'un pareil courage! cependant il n'a à combattre que des préjugés.

SCENE XI.

CRESPO, D. LOUIS, LE GREFFIER, GARDES au fond du Théâtre.

D. LOUIS.

EH BIEN! Monsieur, à quoi doivent aboutir vos étranges procédés?

CRESPO, *avec une sorte de fierté.*

A maintenir les loix de votre Nation, Monsieur, dont il me paroît que vous avez été mal instruit. (*plus doucement.*) Monsieur, il sera avantageux pour vous que je vous parle sans témoins, donnez-vous votre parole d'honneur à ma qualité d'Alcade, de renoncer à tout mauvais dessein pendant cet entretien?

D. LOUIS.

Je vous la donne.

CRESPO, *aux Gardes.*

Eloignez-vous, & faites garder les portes.

(*Le Greffier & les Gardes sortent.*)

SCENE XII.

CRESPO, D. LOUIS.

CRESPO.

VOUS voyez, Monsieur, à quoi m'oblige le pouvoir dont je suis revêtu; mais quelqu'outrage que j'aye reçu de vous, ne craignez-pas que j'en abuse pour rendre votre situation plus pénible.

D. LOUIS.

Vous pouvez espérer toute satisfaction, en vous y prenant ainsi; tout ce que je possède, je l'abandonne à votre fille, s'il est nécessaire, je l'abandonne de bon cœur.

CRESPO.

Il est étonnant que vous me parliez de pareils dédommagemens, Monsieur; j'ai cru que c'étoit particulièrement dans votre état qu'on savoit estimer l'honneur: n'est-ce pas le dégrader, dites-moi, que de le mettre en contre-poids avec de vils ducats? Je vois bien que nous ne nous entendons pas.

D. LOUIS, *ému.*

Quelle autre réparation pouvez-vous donc exiger?

CRESPO, *redoublant toujours d'onction, d'intérêt & de pathétique.*

Quelle autre! vous ne lisez donc pas dans l'ame d'un

père ? ſavez-vous où en ſont les choſes, téméraire jeune homme! ſavez-vous que je ſuis forcé de porter à l'audience publique le rapport de cette procédure, & qu'il s'agit ici de votre vie. Quelle compoſition pourrions-nous faire, dites-le moi, ſi je ne ſuivois que des mouvemens de colère; mais-non, je vous ſacrifie mon reſſentiment, & je ſouffre de ne pouvoir vous ſacrifier la loi... parce que je ſuis Juge... Je le ſuis, je veux ceſſer de l'être. (*Il dépoſe ſa baguette.*) C'eſt Creſpo le Laboureur tout ſeul que vous voyez, regardez-bien ce vieillard que vous avez deshonoré, après ſoixante-dix ans d'une vie irréprochable.... Je ne veux point votre mort, je veux votre bonheur, je veux celui de ma fille; elle eſt bien née, je puis le dire; excepté la nobleſſe, le Ciel m'eſt témoin que je n'ai rien à deſirer; mes égaux me reſpectent, mes ſupérieurs me conſidèrent; il faut bien que le peu de vertu dont on me loue ſoit réel, puiſque dans un petit endroit où toutes mes actions ſont vues de près, perſonne n'en doute; cependant, grande eſt la différence de nos conditions; mais j'ai, grace à Dieu, de quoi nous rapprocher. Je ne vous parlerois pas ſans cela de ma fortune, elle eſt au-deſſus de ce que vous pouvez croire, je vous l'offre ſi vous épouſez ma fille.... c'eſt le ſeul moyen de vous ſauver, & croyez-moi, les honnêtes gens ne vous blâmeront pas; acceptez tout mon bien.... il y a plus de cent mille ducats, je n'en réſerve pas un ni pour moi, ni pour mon fils.... nous vivrons comme nous pourrons, mais rendez-moi l'honneur.... le vôtre n'en ſouffrira pas, vous n'en ſerez pas moins un des meilleurs Gentilshommes d'Eſpagne... Allons, allons.... la conſcience ne vous dit-elle rien ?... un mouvement de compaſſion & de généroſité; ayez pitié de mes cheveux blancs, voyez mes larmes.... je viens vous ſecourir, vous ſauver, c'eſt

ainſi que je me venge du mal que vous avez voulu me faire.

D. Louis, *extrêmement ému.*

M'avez-vous cru une ame féroce, pour me porter des coups auſſi accablans ! Homme reſpectable, que ne puis-je vous répondre comme je voudrois ; un ſeul mot nous mettroit d'accord. Votre fille & votre eſtime, c'eſt tout ce que je deſire au monde ; je ſerois trop heureux de vous appeller mon père ; mais puis-je diſpoſer de moi.... mon oncle....

Crespo.

Votre oncle vous aime, il ne vous ſacrifiera pas ; s'il n'approuve point ce que vous voulez faire.... il vous immole : je vous l'ai dit, je ne ſuis point le maître de ces papiers ; mon enfant, je vous remercie toujours de vos ſentimens.

D. Louis.

Eh ! ne m'en ſachez aucun gré.... quand l'honneur ne m'auroit pas dicté ma réponſe, quel ſort plus beau puis-je deſirer que d'épouſer Iſabelle ; une femme douce, belle & vertueuſe, n'eſt-elle pas le plus riche préſent du Ciel. Au reſte, je m'abandonne à la Loi, j'ai commis une action dont la honte m'écraſe ; ſi je meure pour votre fille, je n'aurai point à me plaindre.

Crespo.

Raſſurez-vous, je ferai forcé de mettre votre oncle à une terrible épreuve : je ne ſais ce que le ciel en ordonnera, mais j'eſpère tout. Rentrez.... nous ſerons tous heureux, ou nous finirons tous enſemble.

D. LOUIS.

Vertueux vieillard, vous verrez que je ne ſuis pas un méchant; quel que ſoit l'évènement, votre fille aura toujours ma tendreſſe, & vous toute mon admiration.

(Il ſort.)

SCENE XIII.

CRESPO, LE GREFFIER.

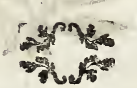
LE GREFFIER.

ON vous attend à l'Audience, Seigneur Alcade.

CRESPO.

Cela ſuffit, prenez ces papiers.

(Le Greffier ſort, emportant tous les papiers.)



SCENE XIV.

CRESPO, *ſeul.*

ETRANGES mouvemens ! que d'orages continuels dans le cœur d'un homme ! Il m'eſt devenu cher cet infortuné, depuis qu'il eſt aimé de ma fille ; cependant, ſi l'arrêt une fois prononcé, l'oncle rejette ce mariage, que deviendrons-nous ? Ah ! jeunes gens ! voyez le trouble & les déchiremens d'un cœur paternel ; faut-il, pour vous faire goûter les fruits de l'expérience, qu'il en coûte toujours à ceux qui vous aiment, & leur bonheur & leur tranquillité.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

(Les Paysans entrent en pelotons, conduits par un Capitaine de Ville, le Greffier vient ensuite, Crespo vient après conversant avec l'Officier.)

SCENE PREMIERE.

CRESPO, LE GREFFIER, UN OFFICIER, PAYSANS ARMÉS, LE CAPITAINE DE VILLE à la tête des Paysans.

L'OFFICIER.

JE vous le répète, Monsieur, le Général me suit ; si vous ne lui rendez son neveu, il n'entendra rien.

CRESPO.

Il ne falloit pas forcer votre cheval pour venir nous donner un pareil avis, Monsieur ; D. Louis est déclaré coupable de rapt, & condamné en conséquence.

L'OFFICIER.

Condamné par vous ; un Gentilhomme ?

CRESPO.

Un Gentilhomme que se dégrade par une action vile, se met au-dessous du dernier Roturier.

L'OFFICIER.

Un détachement de Grenadiers pourroit bien venir casser votre Jugement ; songez-y, Monsieur l'Alcade.....

CRESPO, *d'un ton très-résolu.*

J'y songe. (*Au Capitaine de Ville.*) Capitaine de Ville, faites garder la prison, tuez sans balancer tous ceux qui voudroient la forcer. (*D'un ton plus doux, à l'Officier.*) Tenez, Monsieur, croyez-moi, conseillez à D. Lope de venir seul ; je pourrois faire exécuter la Sentence du Tribunal à l'instant, mais je veux bien l'attendre...... nous nous expliquerons pour le bien de la chose. Cependant, malheur à celui qui prétendroit violer les Loix !

L'OFFICIER.

Et le Volontaire qui a blessé le Capitaine.... au moins ne doit-il pas être jugé par vous, il s'agit d'un délit Militaire ?

CRESPO.

Vous avez raison ; assurez le Général que ce Volontaire lui sera remis ; on connoîtra que je suis homme de résolution. Votre mission est remplie, vous pouvez aller en rendre compte. (*L'Officier sort, le Capitaine de Ville & les Paysans l'accompagnent.*) (*Crespo dit au Greffier.*) Faites venir mon fils. (*Le Greffier sort.*)



SCENE II.

CRESPO, *seul.*

O MON FILS ! en quelles mains je vais te livrer ; mais il le faut, j'ai pu juger le neveu de D. Lope, & ton nouvel état veut que D. Lope te juge ; heureusement le Tribunal de l'honneur ne peut blâmer ta conduite ; d'Anciens & vertueux Militaires le composent ; ces glorieux vétérans ne voudroient pas se couvrir de honte en servant la vengeance du Général..... Voici mon fils ; triste sévérité qu'il faut que j'affecte, que tu coûtes à mon cœur.

SCENE III.

CRESPO, JUAN *défait, pâle, égaré ; il se précipite vers son père qui l'arrête d'un geste repoussant.*

JUAN, *interdit de l'accueil de son père.*

MON père !

CRESPO, *avec une froideur affectée.*

Juan, vous vous êtes battu contre un Capitaine, il faut que vous passiez au Conseil-de-Guerre.

JUAN.

Ce Capitaine outrageoit ma sœur ; mon père, est-ce

ainſi que vous faites accueil à celui qui a ſoutenu la gloire de votre ſang, & qui l'a ſauvé du plus cruel affront.

CRESPO, *détournant toujours ſes regards de Juan.*

L'Alcade auroit voulu que tous les témoins fuſſent à ta décharge, mais ils te diſent l'aggreſſeur ; la Loi devient inutile, ſi chacun ſe fait juſtice lui même.

JUAN.

Je me ſuis conduit en galant homme ; mais mon père, pourquoi donc tant de rigueur ?

CRESPO, *ſe tournant vers ſon fils.*

De la rigueur.... ah ! regarde-moi. Juan, vois mes yeux humides.... viens ſur mon cœur, viens, je t'aime bien davantage depuis ce que tu as fait ; entends avec joie ton père applaudir ton courage ; tu en auras beſoin pour paroître devant D. Lope, tiens toi ferme, quel que ſoit l'évènement.

JUAN, *embraſſant ſon père.*

Je ſuis conſolé de tout à préſent, mais qu'eſt devenue ma ſœur ?

CRESPO.

Elle eſt ici, tu vas la joindre juſqu'à l'arrivée du Général.... cet homme violent nous portera peut-être à de cruelles extrêmités.

JUAN.

Qui l'auroit cru que cette journée fût auſſi funeſte ?

CRESPO.

Tu le vois, mon ami.... un peu d'ambition de ta part.... l'incontinence d'un jeune noble.... l'orgueil d'un grand, la vengeance.... toutes les paſſions à la fois, nous ont

éloigné les uns des autres.... Ah Juan ! à quelle diſtance ſommes-nous du bonheur d'hier, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de t'appeller mon fils.

SCENE IV.

CRESPO, JUAN, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *accourant.*

LE Général eſt aux portes de la ville.

CRESPO, *à Juan.*

Retire-toi auprès de ta ſœur.... s'il te réclame, ſoit prêt à tout ce qui peut arriver...mon enfant, nous mourrons, s'il le faut, victimes de nos devoirs. Il reſtera toujours de nous le ſouvenir d'un bel exemple donné à la Nation. (*Juan rentre par la ſeconde couliſſe à gauche.*) (*Au Greffier.*) Placez main-forte, que les armes ſoient en état, vous ſavez le ſignal; ſi je porte mon mouchoir ſur les yeux, tout ſera dit. (*Le Greffier ſort.*)

SCENE V.

CRESPO, *ſeul.*

O CIEL ! fais que D. Lope ne ſoit pas intraitable ; la loi, la nature & l'honneur ſont ici compromis. (*Il met les mains ſur ſon viſage.*) Réprimons toute agitation contraire à la prudence ; dans un quart d'heure cet événement ſera terminé.

SCENE VI.

CRESPO, D. LOPE.

D. LOPE, *fort en colère.*

IL n'eſt pas chez lui.... ce damné d'Alcade.... je ſors de ſon maudit logis, où je croyois ne jamais rentrer. (*Appercevant Creſpo.*) Ah ! mon ami Creſpo, ne pourrois-tu me dire où je le trouverai...... ce miſérable homme......

CRESPO.

Qu'a-t-il donc fait cet Alcade, pour vous fâcher ſi fort ?

D. LOPE.

Ce qu'il a fait.... empriſonner le Capitaine, mon neveu ; le croirois-tu, lui ce maraud ! je viens pour le faire mourir ſous le bâton.

CRESPO.

En ce cas, vous pourrez perdre votre peine, je ne crois pas que l'Alcade ſe laiſſe donner des coups de bâton.

D. LOPE.

Il faudra bien qu'il les reçoive, ce miſérable payſan...... dis-moi donc où il eſt ?

CRESPO.

Miſérable Payſan, ſoit ; mais s'il ſe le met en tête, tel qui penſe lui donner des coups de bâton, pourroit bien s'en repentir.

D. LOPE.

Nous verrons.... Où le trouverai-je encore une fois ?

CRESPO.

L'Alcade.... pas loin d'ici.

D. LOPE.

Où est-il, te dis-je ?

CRESPO.

Devant vous.... c'est moi.

D. LOPE, *se réprimant.*

Je m'en doutois.... tu ne l'es donc que d'aujourd'hui ? j'en suis fâché..... morbleu ! mon ami, ce qui est dit est dit.

CRESPO.

A la bonne heure, ce qui est fait est fait.

D. LOPE.

Songe à me rendre le Capitaine, il n'a d'autre juge que moi.

CRESPO.

Il a enlevé ma fille, c'est le Tribunal de l'endroit qui a dû le juger.

D. LOPE.

Sois sûr que je te ferai justice.

CRESPO.

Je n'ai jamais prié un autre de faire ce que je pouvois faire moi-même.

D. LOPE.

Je te dis que je veux seul connoître de cette affaire.

CRESPO.

Je vous dis que l'affaire est finie, & l'Arrêt prononcé.

D. LOPE.

L'arrêt.... y ſonges-tu.

CRESPO.

Très-bien, la procédure eſt en règle, le crime eſt capital; en pareil cas le ſang eſt la ſeule rançon de l'honneur.

D. LOPE.

Eh bien! il en coulera du ſang, mon détachement arrive, je brûle le village, je t'en avertis.

CRESPO.

Votre neveu m'a déshonoré, je ne crains pas la mort.

D. LOPE.

Ainſi tu es juge & partie?

CRESPO.

Si la fille de mon voiſin eût reçu un pareil outrage, ne lui devrois-je pas juſtice? Pourquoi refuſerois-je à ma fille ce que je ferois pour une étrangère? Il n'y a qu'un remède à ceci, c'eſt que votre neveu l'épouſe, ſi elle veut y conſentir.

D. LOPE.

Mon neveu, es-tu fou? jamais. (*On entend le tambour.*) Voici le Détachement, nous verrons ſi tu ſeras toujours auſſi opiniâtre.

CRESPO.

Nous verrons ſi les loix ſeront foulées aux pieds par des Soldats.

SCENE VII.

CRESPO, D. LOPE, GRENADIERS, PAYSANS armés, LE GREFFIER, LE CAPITAINE DE VILLE,

Le détachement de Grenadiers arrive & occupe la droite.

D. LOPE, *au Détachement.*

AVANCEZ, Soldats, ſi l'on ne rend pas le Capitaine, brulez la priſon... ſi le village réſiſte, mettez le feu au village.

CRESPO, *allant au fond du Théâtre.*

Avancez, Citoyens, ſoutenez vos droits contre ce tyran......

(*Les payſans armés ſe rangent & occupent la gauche.*)

D. LOPE, *furieux.*

Creſpo.... Creſpo.... tu veux donc périr... Sur mon ame je vous fais paſſer tous au fil de l'épée.... tremble.

CRESPO.

Achevez, vous dis-je.... il ſera beau de vous voir commencer la campagne par l'enlèvement d'une jeune fille.... & le meurtre d'un vieillard.... Tremblez vous-même, homme cruel & ſanguinaire, de hâter par d'imprudentes violences, le coup que la Juſtice réſerve au coupable.

D. LOPE.

Tu parles de juſtice.... où eſt ton fils ? De quel droit le retiens-tu ?

CRESPO, *avec fermeté.*

Je vous y attendois. (*Au Greffier.*) Faites venir Juan...

Oui je vais vous le remettre. (*Juan paroît ; on apperçoit derrière lui Isabelle & Inès, mais le Greffier les empêche d'avancer en scène, Crespo indique que leur présence lui est pénible... Il prend Juan & l'amène devant le Général.*) Le voilà mon fils, je l'immole au devoir, mais craignez d'abuser de vos droits.... Il est temps pourtant que ceci finisse. (*Il fait signe au Capitaine ; aussi-tôt D. Louis paroît au fond du Théâtre au milieu de quatre hommes qui ont les armes hautes. D. Lope a fait passer Juan à sa droite en avant des Grenadiers.*)

SCENE VIII.

D. LOPE, à la tête des Grenadiers, CRESPO en avant des Paysans, D. LOUIS au milieu du Peloton, au fond du Théâtre, LE CAPITAINE DE VILLE à la tête des Paysans, LE GREFFIER derrière Crespo entre lui & les jeunes filles, ISABELLE, INÈS, dans la seconde coulisse à gauche, JUAN, tout-à-fait au coin de la scène à droite sur le devant, GRENADIERS, PAYSANS ARMÉS.

CRESPO, *avec la plus grande énergie.*

VOICI votre neveu, D. Lope, consentez-vous qu'il épouse ma fille.... oui ou non, répondez ?

D. LOPE.

Par mes ayeux ! dût-il périr, je n'y consentirai pas.

CRESPO, *vivement.*

Vous l'immolez.

D. LOPE.

Je saurai bien le sauver... (*Aux Grenadiers.*) Soldats.

(*Les Grenadiers font un mouvement, les Payſans armés ſe mettent en défenſe & maſquent le Peloton où eſt D. Louis.*) (*D. Lope eſt furieux.*) Tu m'y forces, Creſpo..... Haut les armes, Soldats. (*Les Grenadiers font un mouvement indécis & à moitié fini.*)

CRESPO, *d'une voix tonnante & avec enthouſiaſme.*

Au nom de la Loi, Soldats, je vous défends d'obéir à de pareils ordres.

D. LOPE.

Que fais-tu, Creſpo ?

CRESPO.

Ne font-ils pas Citoyens.... Oſeroient-ils retourner dans leurs familles, s'ils avoient protégé le meurtre & la violence dans celles des autres. (*Les Grenadiers ſe regardent avec irréſolution.*) Ce ſont de braves ſoldats..... Vous n'en ferez pas d'odieux & lâches aſſaſſins (*Creſpo fixe les Grenadiers, & ſon regard les détermine*). Non, vous n'y réuſſirez pas.

(*Les Grenadiers ſe repoſent ſur les armes d'un ſeul mouvement.*)

UN GRENADIER.

Nous ne pouvons pas obéir, mon Général.

D. LOPE.

Vous refuſez mes ordres.... C'eſt la première fois....

LE GRENADIER.

Menez-nous à l'ennemi, mon Général, vaincre ou mourir alors, vous nous en avez donné cent fois l'exemple; mais contre nos frères, . . . nous ne pouvons pas.

D. LOPE.

Ainſi vous m'abandonnez ? . . .

CRESPO, *très-vivement.*

Ils ont foin de votre gloire.... ils vous aiment.... ils le font bien connoître... Ils ont refufé d'égorger leurs frères, ah ! qu'ils foient à jamais en honneur pour la poftérité.

D. LOPE, *après avoir réfléchi, d'un ton très-décidé.*

Soit, mon neveu fubira fon arrêt.

CRESPO.

Que dites-vous ?

ISABELLE, *toujours éloignée.*

Jufte ciel !

D. LOPE.

Il a commis la faute, il en portera la peine.... Ne laiffes-tu pas juger ton fils.... la Loi au-deffus de tous..... tu l'as dit toi-même.... mon neveu périra.

ISABELLE, *approchant.*

Le fouffrirez-vous, mon père ?

CRESPO.

Retirez-vous, Ifabelle.

ISABELLE, *éperdue.*

Eh qui parlera donc pour lui, fi je me tais ? que deviendra-t-il fi je l'abandonne, mon père ?...... il ne refte que moi pour le défendre .... moi dont l'amour a caufé tous fes malheurs, (*elle fe jette aux pieds de D. Lope*) je fuis la feule coupable..... feule je voudrois périr fi vous êtes inflexible, eh ! puiffai-je ainfi vous rendre la paix, & retrouver mon innocence.

D. LOPE.

Que demandez-vous ?

CRESPO.

L'honneur ! ....

ISABELLE.

Et la grace de votre neveu....

D. LOPE, *très-ému, dit en lui-même.*

Ah ! dix mille ennemis à combattre..... plutôt que les pleurs d'une fille comme celle-ci.

ISABELLE.

Monſieur, laiſſez-vous fléchir !

CRESPO.

Allons.... allons, un mot nous rendra tous heureux.

D. LOPE, *fixant Creſpo.*

Le dirois-tu à ma place ?

CRESPO, *d'un ton ferme.*

Oui, je vous le jure.

D. LOPE, *à Iſabelle.*

Levez-vous....

(*Le Peloton qui cachoit D. Louis ſe retire.*)

D. LOUIS, *accourant.*

Mon oncle....

D. LOPE.

Oui.... épouſe-la.... promptement, promptement, car je pourrois bien l'épouſer moi-même. Mais ma diable de jambe.... Ahi.... Ahi.

D. LOUIS.

Mon cher oncle....

ISABELLE.

Ah Monſieur !

D. LOPE, *à D. Louis.*

Ce ſont des gens de bien, d'une probité pure, d'une vertu éprouvée, toutes réflexions faites, ces titres-là valent bien les autres.

INÈS, *venant avec timidité à côté de D. Lope.*

Et Juan.... Monſieur, vous n'y penſez pas.

D. LOPE.

Ah ! petite couſine...

D. LOUIS.

Mon cher Juan, venez donc dans mes bras.

CRESPO.

Il faut le pardon de ſon Général auparavant.

D. LOPE, *prenant Juan & le conſidérant.*

Il s'eſt bien battu, n'eſt-ce pas, c'eſt le beau-frère de mon neveu, tout eſt dit. (*Il remet Juan à Inès.*)

UN GRENADIER.

Mon Général.... vous n'avez pas de reſſentiment contre vos Grenadiers ?

D. LOPE.

Non, mes camarades...... vous m'avez ouvert les yeux ; les ennemis de la Patrie, des Loix, ſont les ſeuls que nous puiſſions attaquer avec gloire.

LE GRENADIER.

La grace du Sergent.... mon Général.... nous vous en prions tous ?

D. LOPE, *montrant Creſpo.*

C'eſt à l'Alcade qu'il faut la demander.

CRESPO, *aux Grenadiers.*

Elle ne ſera pas refuſée. (*Au Greffier.*) Allez le chercher. (*Le Greffier ſort.*)



SCENE IX.

CRESPO, D. LOPE, D. LOUIS, ISABELLE, JUAN, INÈS, GRENADIERS, PAYSANS.

D. LOPE.

CRESPO.... il faut brûler toute la procédure ?

CRESPO.

J'y joint cent mille ducats ponr les dépens.

D. LOPE.

Non pas, Crespo... La fortune de mon neveu est suffisante, d'ailleurs n'aura-t-il pas mon bien ? Crespo, tes enfans seront toujours assez bien partagés, s'ils héritent de tes vertus.

SCENE X & dernière.

CRESPO, D. LOPE, D. LOUIS, JUAN, INÈS, REBOLLEDO, LE GREFFIER, GRENADIERS, PAYSANS.

REBOLLEDO, *arrivant avec le Greffier.*

MON Général, Monsieur l'Alcade, ce qu'il vient de me dire est-il vrai ? car une bonne nouvelle en passant par la bouche d'un Greffier devient diablement suspecte.

127

CRESPO.

Que tout ſoit oublié.

(*Rebolledo ſe range à côté de D. Louis, qui lui témoigne ſon affection.*)

D. LOPE, *à Creſpo.*

Ceci nous a inquiété, n'eſt-ce pas, Creſpo ?

CRESPO.

Peut-être en réſultera-t-il pour notre vieilleſſe des plaiſirs que nous n'eſpérions pas.

(*D. Lope & Creſpo ſont au milieu, les jeunes gens les entourent.*)

D. LOPE.

Par le ciel ! ſi je n'étois D. Lope, je voudrois être Creſpo.

CRESPO.

Votre poſtérité, je l'eſpère, tiendra de tous les deux... Homme illuſtre ! vous n'avez jamais été auſſi admirable qu'aujourd'hui en triomphant de vous-même ; je n'en doutois pas, la fierté d'un beau nom peut tourmenter un grand cœur ; mais dans une ame comme la vôtre, l'orgueil n'éteint jamais la ſenſibilité.

Fin de la Pièce.